

L'ABEILLE

Revue mensuelle de la Jeunesse

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LA PRAIRIE, P.-Q.

PER
A-76
CON



MAI 1947

Vol. XXII — No 9



Notre Dame du Cap

TABLE DES MATIÈRES

<i>Rassemblement marial à Saint-Brieuc</i>	259	<i>Jean-Marie de la Mennais</i>	278
<i>Notre-Dame du Cap</i>	261	<i>Fleurs de sang</i>	280
<i>Martyrs du Christ</i>	262	<i>Prière du soir</i>	283
<i>L'attention à l'école</i>	265	<i>Arvida, Ecole supérieure Notre-Dame</i>	284
<i>Le Frère Donat-Marie</i>	266	<i>Je cours me confesser</i>	285
<i>Le paysan, chant</i>	267	<i>Un brave petit montagnard</i>	286
<i>Le coin de la jeune fille</i>	268	<i>Comment on prend la liberté</i>	287
<i>Les Franco-américains aux Etats-Unis</i>	271	<i>Une mauvaise nouvelle</i>	287
<i>La gaieté française, article d'exportation</i>	272	<i>Bricolage, cabane d'oiseaux</i>	287
<i>Les vocations</i>	274	<i>Mots croisés</i>	288
<i>La fête des mères</i>	276		

Pour les prix :

La fin de l'année scolaire approche. Si vous avez l'habitude de donner des prix, n'oubliez pas que "L'Abeille" est le livre préféré des élèves, petits et grands.... C'est en même temps la meilleure valeur pour le prix que vous y mettez.

DOUZE années sont encore disponibles : 9 à \$ 1.00 et 3 à \$ 1.25 (Voir "L'Abeille" d'avril, page 254).

Aubaine :

Si vous ne disposez pas d'un gros montant, vous pouvez quand même donner de nombreuses récompenses. Nous disposons de plusieurs centaines d'Abeilles non reliées, aux prix suivants : 20c. la douzaine pour les Abeilles antérieures à 1940, et 30c. la douzaine pour celles parues depuis 1940, port compris.

Trois, quatre ou cinq de ces numéros attachés ensemble, feront de beaux prix, non dispendieux. Qu'on profite de cette occasion unique. Placez votre commande de bonne heure et joignez-y le montant requis.

Concours de Pâques :

(voir "Abeille" d'avril, p. 228).

Nous avons reçu à date un bon nombre d'excellents concours, dont nous félicitons les auteurs. Mais nous aimerions à avoir l'opinion de la majorité de nos lecteurs, surtout des garçons, afin de leur donner l'an prochain, meilleure satisfaction encore, si possible. Il n'est pas trop tard pour participer à ce concours.

Reliure de "L'Abeille" :

Les abonnés qui désirent faire relier leurs numéros de "L'Abeille" devront nous les faire parvenir le plus tôt possible après la réception du numéro de juin. Chacun est prié d'enlever les brochures.

Prix de la reliure et retour par la maille : 75c. ... S'il vous plaît, joindre ce montant à votre revue. Aucun retour ne se fera C. R. ou C. O. D.

Rectification :

a) Un lecteur nous fait remarquer que le jeune artiste *Remi Crête* (voir "Abeille" d'avril 1947, page 249) a fait son cours primaire à l'école St-Zotique et non à l'école Vaudreuil.

b) Les ruines de St-Malo, parues en février 1947, représentent diverses vues de la maison natale de notre Fondateur, Jean-Marie de la Mennais. Ce détail ne nous avait pas été communiqué avec les photographies.

Coupon gagnant :

Au moment d'aller sous presse nous n'avons pas encore reçu le coupon 13713 du mois de février. Que chacun de nos abonnés regarde donc à la page 167 de "L'Abeille" de février pour voir si son coupon porte ce numéro *chanceux*, et s'empresse de nous le faire parvenir pour que nous sachions à qui doit aller la deuxième bicyclette. S'il ne nous parvient pas avant le 15 mai, il sera annulé en faveur du numéro suivant.

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Publiée avec l'autorisation de Son Exc. Mgr l'évêque de Saint-Jean, et la permission des Supérieurs.

Directeur : Frère ARATOR-JOSEPH, La Prairie, P. Q.

Une messe est dite tous les mercredis aux intentions des abonnés.

Enregistrée au CANADA comme matière postale de seconde classe.

DER
A-76 []

RASSEMBLEMENT MARIAL A SAINT-BRIEUC

(23 MAI 1946)

Nous publions avec plaisir le compte-rendu suivant du rassemblement marial qui eut lieu en mai dernier à Saint-Brieuc, France.

"De bonne heure le matin, des trains et des cars, venus de tous les coins du département, déversent leur petit monde sur la place du Champ-de-Mars. Les groupes arrivent, fanions en tête, en chantant des cantiques à la Vierge. Bientôt la place est noire de monde.

Vers dix heures le cortège se forme. Les vingt-cinq mille petits gars et petites filles, encadrés de leurs dirigeants, s'en vont, en rangs serrés, chercher dans son sanctuaire la Vierge de chez nous... Puis c'est la descente triomphale sur la place de la Préfecture et la Messe en plein air sur les parvis de la cathédrale.

A l'Evangile, notre évêque bien-aimé, Mgr Serrand, nous dit sa joie de voir ses enfants accourus si nombreux de tous les coins du diocèse. La messe s'achève... Il est près de midi.

Le cortège se reforme et nous conduisons la Madone à la place St-Michel où aura lieu le "grand jeu marial" de l'après-midi.

Puis les groupes se dispersent pour aller déjeuner sur l'herbe, qui dans la pittoresque

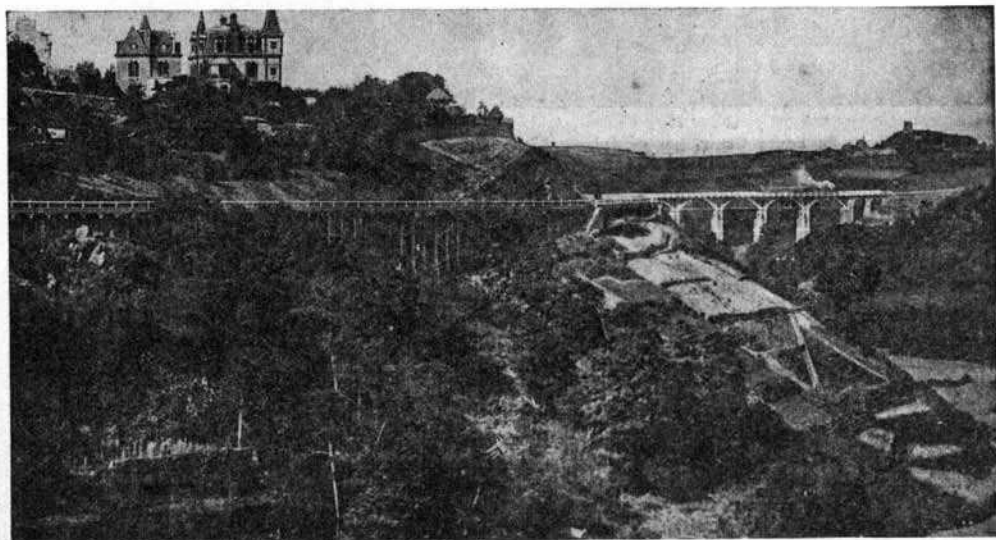
vallée du Gouédic, qui sous l'ombrage des grands arbres de la Promenade, qui plus près afin d'avoir une meilleure place pour l'après-midi.

Et le Grand Jeu commence. Tous ensemble on prie, on chante, on regarde se dérouler le grand drame de notre Rédemption et les multiples interventions de "Notre Dame Marie" en terre de France. Chacun oublie la fatigue d'une posture incommode. D'ailleurs la Dame n'est-elle pas venue rappler qu' "il faut faire pénitence".

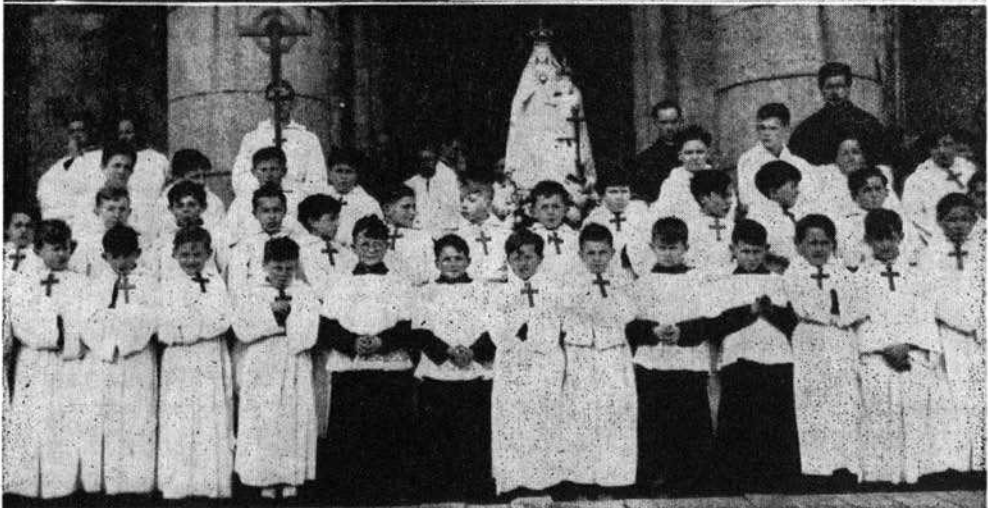
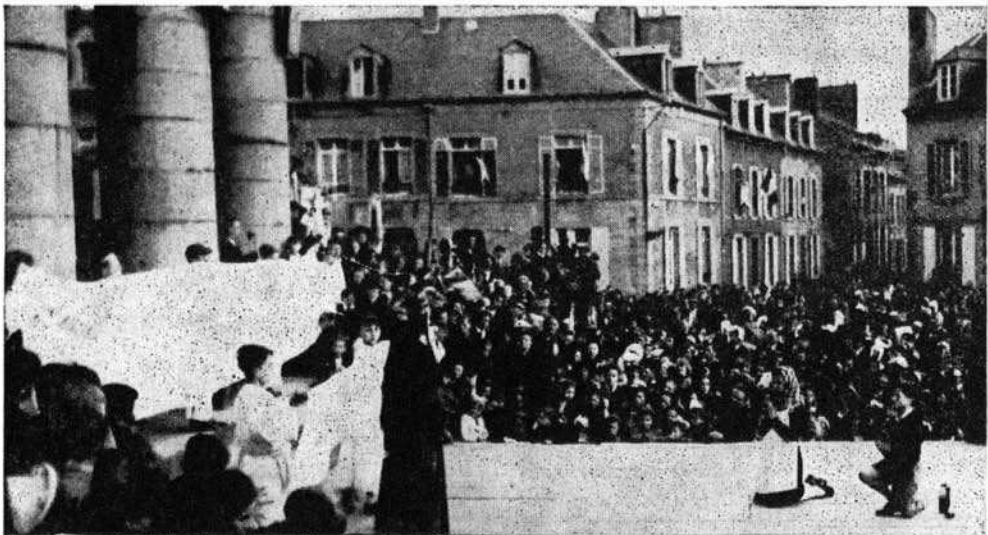
Enfin la journée s'achève. A travers les artères de la cité, le long ruban chantant reconduit la Vierge chez elle, dans son beau sanctuaire de Notre Dame d'Espérance. Avant de partir, c'est Jésus-Christ qui semble remercier chacun de ces petits gars et petites filles d'être venus fêter sa Maman : un salut solennel du saint Sacrement clôture cette splendide journée.

Puis, l'âme remplie de joie, chacun retourne vers son clocher, heureux d'avoir senti la grande Unité des petits chrétiens de France autour de leur Maman du Ciel.

•
Quel contraste entre cette grandiose manifestation de 25,000 catholiques, et le



Saint-Brieuc : La vallée du Gouédic et le viaduc de Toupin



En haut: Grand jeu marial — Apparition de N.-D. de Pontmain.
 En bas: La chorale et la Vierge (Notre-Dame d'Espérance).

meeting de jeunes organisé par les communistes le dimanche précédent ! Ce dernier comptait à peine 700 jeunes garçons et jeunes filles... par un temps épouvantable.

Marie, en bonne mère, avait, sans doute, voulu montrer combien cette démonstration

lui était agréable, et avait récompensé la générosité et la ferveur de ses enfants en leur envoyant cette température idéale, vrai sourire de Notre Dame.

Frère GEORGES
 (St-Quay-Portrieux)

RE : — BICYCLETTES...

Plusieurs lecteurs auront un désappointement pour ne pas avoir bien compris les indications données en avril dernier. Après avoir publié la liste des numéros chanceux, nous demandions de nous envoyer les *coupons* indiqués comme les **GAGNANTS**. Au lieu de faire cela quelques-uns nous ont envoyé les listes où paraissaient les

numéros *chanceux*. Tout le monde aurait pu en faire autant, puisque ces listes paraissaient dans *toutes les Abeilles*. Nous attendons encore le 1^{er} numéro : 13713 de février. Prière à son possesseur de nous l'envoyer au plus tôt. S'il ne nous parvient pas avant le 15 mai, nous l'annulerons et donnerons sa chance aux suivants.

NOTRE-DAME DU CAP

(Page frontispice)

L'année 1946 a été marquée par de belles démonstrations en l'honneur de Marie dans les principaux sanctuaires des pays chrétiens.

Si la France tient le premier rang par le nombre de ces démonstrations : La Salette, Lourdes, Pontmain, Paris, etc..., il convient de signaler aussi le voyage triomphal de la Vierge de Fatima à Lisbonne aux acclamations de plus d'un demi-million de fidèles, ainsi que la consécration de la Pologne à sa chère Madonne de Czestochowa, en présence de tous les archevêques et évêques et d'au-delà d'un million de pèlerins accourus de tous les coins du pays malgré les multiples dangers auxquels ils s'exposaient de la part des Russes et des communistes.

Au Canada, les sanctuaires dédiés à Marie, bien que très nombreux, sont moins connus. Cependant le sanctuaire national de Notre Dame du Cap-de-la-Madeleine attire de plus en plus les foules de pèlerins de toutes les parties du pays et même des Etats-Unis.

L'année 1946 a vu plus de 308,000 pèlerins affluer aux pieds de N.-D. du Rosaire : environ 70,000 sont venus en groupes organisés, et les autres 238,000 y sont venus isolément.

Un miracle, opéré grâce à la récitation du chapelet, fut pour ainsi dire l'origine de ce sanctuaire.

La petite chapelle du Cap de la Madeleine était devenue trop petite. Le curé, l'abbé Luc Désilets, décida d'en construire une plus vaste. La pierre destinée à la nouvelle église, était extraite d'une carrière de la rive sud du Saint-Laurent. On attendait la formation d'un pont de glace sur le fleuve pour

la transporter. L'hiver tirait à sa fin et aucun pont ne s'était formé.

C'est alors que le curé Désilets, son vicaire l'abbé Duguay, et tous les paroissiens s'unirent pour obtenir du ciel la faveur désirée. Par la récitation assidue et persévérante du rosaire le pont se forma enfin et la première charge de pierre toucha la rive nord la veille de la fête de saint Joseph. A peine le dernier voyage effectué, le pont disparut comme par enchantement. Dix-huit mois plus tard les paroissiens laissaient la vieille chapelle pour entrer dans la nouvelle église.

En reconnaissance de cette faveur, le curé Désilets dédia alors l'antique chapelle à Marie, Reine du Rosaire, et résolut de faire tout en son pouvoir pour amener à ses pieds des pèlerins nombreux de tout le Canada et même de l'étranger.

C'est alors que Dieu lui envoya le Père Frédéric, ancien missionnaire de Terre Sainte, pour lui aider à réaliser son désir. Pendant trente-six ans, de 1880 à 1916, le bon Père Frédéric parcourut les paroisses avoisinantes; peu à peu il créa un mouvement vers l'humble sanctuaire... Bientôt les foules y affluèrent par trains et par bateaux, et aujourd'hui on y vient par centaines de mille de tous les coins de l'Amérique du Nord.

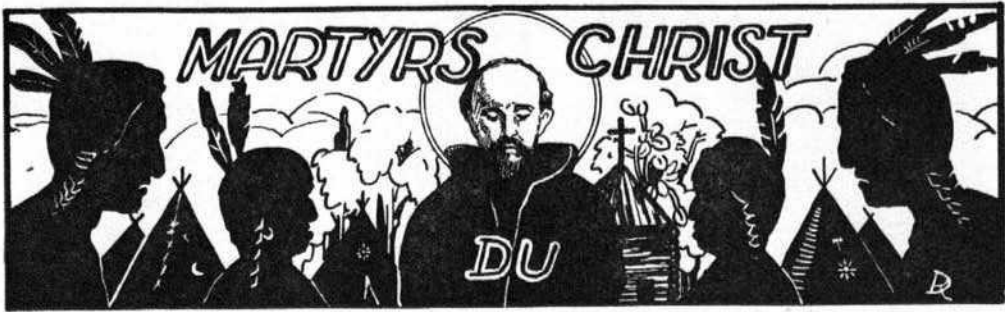
Marie se plaît à reconnaître la piété des fidèles en les comblant de nombreuses faveurs spirituelles et temporelles. Les miracles opérés dans ce sanctuaire ne se comptent plus et sous peu elle aura un superbe temple qui ne le cédera en rien aux plus célèbres sanctuaires.

F. A.-J.

MOT D'ORDRE POUR MAI

Tous les lecteurs de L'ABEILLE se feront un pieux devoir d'honorer leur bonne Mère du ciel pendant le mois de mai. Ils se rendront nombreux à la messe du matin, et le soir aux exercices du mois de Marie.

Lançons-nous tous, chers amis, à l'assaut de la Reine du ciel pour la supplier d'écraser la tête du serpent infernal qui nous menace plus que jamais, et de donner au monde la paix si ardemment désirée.



Ambassadeur

Tout en soupirant après son retour chez les Iroquois, Jogues jeûnait et s'habituaît à ne pas dormir afin de s'entraîner à la rude vie qu'il mènerait bientôt.

Au mois de février, une nouvelle délégation iroquoise amena à Montréal Guillaume Couture, Kiotsaeton, six Iroquois et deux otages hurons. La nation mohawk désirait toujours la paix. Les chefs avaient accepté les présents offerts par Onontio et désiraient poursuivre les négociations. Couture affirmait que les Iroquois étaient de bonne foi.

Le Père Jogues reçut des témoignages d'amitié de la part des délégués iroquois. On lui assura qu'il serait le bienvenu à Ossernenon et que sa place était toujours prête autour des feux.

Il écrivit donc au Père Lalemant pour lui demander la permission de retourner chez les Mohawks. Il confia sa lettre à Couture qui devait faire le voyage de Québec. Ce dernier, libéré par les Iroquois, désirait demeurer maintenant parmi les Français. Il présenta la lettre de Jogues au Père Lalemant ainsi que sa requête personnelle.

Pendant ce temps, le Père Isaac faisait sa retraite annuelle à Montréal. Un messenger lui apporta la réponse du Supérieur. Ce dernier accordait la permission demandée à condition que le Gouverneur y consentît et que le conseil de Trois-Rivières se terminât de façon heureuse. Jogues s'offrit à Dieu, prêt à accomplir sa sainte volonté.

Le 7 mai, le gouverneur Montmagny présida à Trois-Rivières les assises finales du traité de paix. Français, Mohawks, Algonquins, Montagnais et Hurons y étaient représentés. Kiotsaeton parla le premier. D'une voix suave et éloquente, il offrit de nouveaux présents et affirma l'intention de son peuple de conclure un traité de paix.

Guillaume Couture fut le porte-parole des Français. Au nom d'Onontio, il offrit des

présents aux Mohawks pour les féliciter de leurs bonnes dispositions; il leur remit un collier de mille perles en les assurant que le feu du Conseil serait toujours allumé pour eux à Trois-Rivières.

Un chef algonquin offrit des peaux d'élan aux Iroquois et les invita à venir chasser sur leurs territoires.

Un festin clôtura le Conseil. Le gouverneur Montmagny déclara aux Iroquois qu'il avait l'intention d'envoyer deux ambassadeurs dans leur pays; le grand Robe-Noire, Ondessonk, et Jean Bourdon. Kiotsaeton se leva aussitôt et accepta la proposition du gouverneur. Les Algonquins offrirent d'envoyer deux de leurs chefs avec les Français.

Jogues était heureux de retourner au pays mohawk. Il se prépara, non pas pour un court voyage d'ambassade, mais comme s'il devait demeurer longtemps chez les Iroquois. En conséquence, il emporta tout ce qu'il fallait pour dire la messe et, en plus, des vêtements et toutes sortes d'articles qui devaient lui servir de présents.

A titre d'ambassadeur, il revêtit un costume séculier avec bottes et chapeau à large bord.

Le mercredi, 16 mai, les délégués français et hurons, accompagnés des envoyés mohawks, étaient réunis sur la rive pour le départ. Il y avait là aussi Jean de la Lande qui eût bien désiré accompagner le Père Jogues.

La ville de Trois-Rivières était en fête. Les drapeaux flottaient sur les murailles. Au son du canon tonnant au-dessus de leurs têtes, les ambassadeurs s'élançèrent en canots sur le fleuve, acclamés par les gens massés sur la rive.

Ils firent halte au fort Richelieu. Le reste du voyage s'accomplit sans encombres. Les indigènes arrivèrent saluer Ondessonk, le grand ambassadeur français. Le Père Jogues rencontra avec plaisir d'anciens amis: Thérèse, la petite Huronne captive, sa vieille "tante", etc....

Des coureurs partirent dans toutes les directions pour annoncer qu'un grand Conseil aurait lieu à Tionontoguen, le 10 juin.

Jogues profita de son passage à Ossernenon pour aller prier sur la tombe de René Goupil. Il retrouva l'arbre marqué d'une croix. On lui raconta que les deux guerriers qui avaient massacré René étaient morts d'une étrange maladie; le même sort avait frappé la femme qui avait coupé le pouce d'Ondessonk, ainsi que tous ceux qui l'avaient le plus torturé.

Au Conseil, Jogues prit la parole. Il parla en chef, sans crainte aucune. Il rappela combien les Iroquois avaient été bien reçus par les Français à Trois-Rivières; comment ils avaient mangé au même plat, dormi côte à côte, et chanté à l'unisson des chants de paix. Il offrit des présents en signe d'alliance et félicita spécialement le clan des Loups de leur attitude vis-à-vis des Français. A la façon iroquoise, il cria en terminant : "hiro ! j'ai parlé."

Les orateurs mohawks répondirent qu'ils acceptaient l'amitié des Français et qu'ils concluraient également la paix avec les Algonquins et les Hurons. Le Conseil se termina dans l'harmonie la plus parfaite.

De retour à Ossernenon, Jogues dut fournir des explications aux sauvages au sujet d'une petite malle noire solidement fermée à clef, qu'il avait laissée dans la case de sa "tante". Les Iroquois croyaient qu'il y avait quelque démon enfermé dans la boîte et que ce mauvais esprit les ferait périr. Ondessonk ouvrit et ferma la boîte devant eux en leur expliquant le mécanisme du cadenas. Il sor-

tit tous les objets de la malle et la tourna à l'envers pour montrer qu'il n'y avait rien de caché là-dedans. Les sauvages s'apaisèrent tout en ne paraissant pas convaincus. Ils promirent cependant de lui garder cette malle jusqu'à son retour.

Bientôt une délégation arriva en toute hâte pour avertir Ondessonk de retourner le plus tôt possible à Trois-Rivières parce que des Iroquois d'une autre nation étaient sur le sentier de la guerre contre les Algonquins. Jogues, indigné, reprocha aux Mohawks de permettre à leurs alliés de faire la guerre à un peuple ami sur leur propre territoire. Les sauvages promirent d'empêcher les massacres, mais tout en conseillant aux Français de hâter leur départ.

La délégation française et huronne s'embarqua donc à destination de Québec où elle parvint sans avoir rencontré d'ennemis. Le gouverneur Montmagny et ses conseillers furent ravis de ce que, du côté des Mohawks tout faisait présager la paix.

Jogues, sa mission diplomatique terminée, insista pour repartir immédiatement chez les Iroquois. Le Père Lalemant et les autres Jésuites trouvaient ce départ fort imprudent. Ils décidèrent donc que le Père Jogues hivernerait soit à Montréal, soit à Trois-Rivières, sauf si une nouvelle occasion se présentait de retourner chez les Iroquois.

Isaac se rendit donc jusqu'à Montréal. Il y trouva les Hurons fort soupçonneux au sujet de la loyauté des Mohawks, car leurs alliés, les Sénécas et les Onéidas, avaient envahi le pays huron. Cependant le Saint-Laurent était paisible. Mohawks et Algonquins le parcouraient sans méfiance.

Le Père Jogues en profita pour renouveler sa demande à son Supérieur. Une circonstance allait favoriser son départ. Les Hurons, désireux de conclure une paix plus rassurante, décidèrent d'envoyer une nouvelle ambassade chez les Mohawks et demandèrent à Ondessonk d'accompagner Otrihouré et les deux autres envoyés. Le Père Lalemant consentit à laisser partir le missionnaire. Celui-ci décida de voyager en soutane. Jean de la Lande, ayant appris le départ du Père Jogues, demanda de l'accompagner. Le Supérieur le lui permit. Les deux amis se retrouvèrent donc heureux de retourner ensemble au pays des Iroquois et d'exposer leur vie pour le salut des âmes.

Le lundi, 24 septembre, Jogues ayant donné la communion à Jean et fini de dire sa messe, descendit vers le fleuve où se trouvaient déjà Otrihouré, d'autres Hurons et des Mohawks. Après les adieux aux Pères et aux autres personnes groupées sur le ri-



Il écrivit au Père Lalemant pour lui demander la permission de retourner chez les Mohawks.

vage, Isaac et ses compagnons montèrent dans les canots qui glissèrent vers le large.

La troupe campa à l'emplacement du fort Richelieu, abandonné depuis les promesses de paix des Iroquois. Les Hurons paraissaient inquiets. Ondessonk s'efforça de les rassurer, mais en vain. Leur intuition leur faisait soupçonner le danger. Ils décidèrent donc de retarder leur voyage et firent volte-face. Otrihouré, en tant qu'ambassadeur officiel, continua la route avec les Français.

Bientôt les Mohawks qui servaient de guides s'écartèrent du groupe et prirent une direction au hasard. Ce départ à l'improviste ne faisait rien présager de rassurant.

Les trois voyageurs payèrent des jours sur la rivière Richelieu sans rencontrer aucun Iroquois. Un silence inquiétant régnait partout. Parvenus aux rapides, Jogues et ses compagnons prirent leurs canots sur la tête et grimpèrent à travers bois. Bientôt une file de Peaux-Rouges apparut dans le sentier. Jogues les appela. Ceux-ci disparurent. A un second appel, ils revinrent en grand nombre, dansant et vociférant des chansons de guerre. Ils brandirent leurs tomahawks couverts de sang coagulé et, saisissant leurs longs couteaux, ils faisaient semblant de vouloir mettre en pièces les deux Français.

Jogues leur parla amicalement; les Mohawks se jetèrent sur lui et sur Jean, les piétinèrent et leur arrachèrent leurs vêtements.

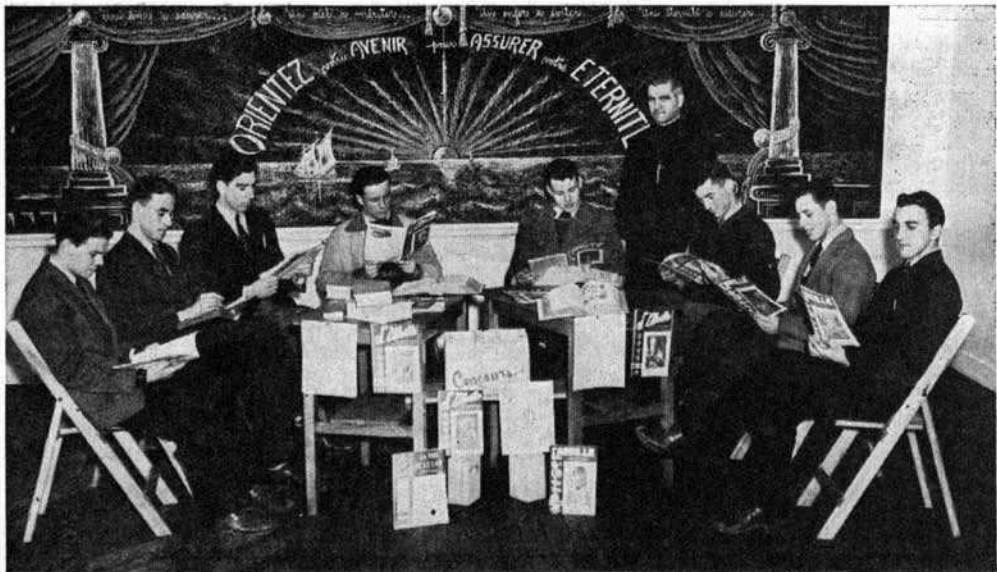
Des coureurs s'élançèrent pour annoncer la capture d'Ondessonk. Les Iroquois amenèrent leurs captifs sur la place du village où régnait un tumulte assourdissant. Un certain nombre accoururent pour frapper les prisonniers, tandis que d'autres leur évitaient les coups et les protégeaient. Ils furent finalement jetés dans une case derrière la palissade. Ils étaient dans la tanière des Loups, leurs amis. La "tante" d'Ondessonk les installa sur une natte et leur expliqua comment s'était opéré le revirement dans les esprits.

Plusieurs Mohawks étaient tombés malades; de plus, les champs de maïs avaient commencé à se dessécher. C'est alors que les sorciers avaient déclaré qu'un mauvais esprit enfermé dans la boîte noire qu'Ondessonk avait laissée chez eux était la cause de tous les maux.

Grâce à ce soupçon, le clan des Ours, favorable à la guerre, avait repris le dessus. Jogues comprit. C'était la fin de toute tentative de paix. Des amis lui dirent qu'un grand conseil aurait lieu la nuit suivante pour décider de son sort et de celui de Jean.

(à suivre)

DES AMIS DE "L'ABEILLE"



ECOLE SUPERIEURE NOTRE-DAME, ARVIDA, P. Q. (12e année scientifique)
De gauche à droite : — Léopold Boudrenault, Roland Doucet, Armand Tremblay, Roland Martynoff, Jean-Roch Tremblay, Frère Polycarpe, Arthur Girard, Laurent Tremblay, Francis Dufour.

L'attention à l'école

Chères amies de L'ABEILLE,

Que diriez-vous si je vous donnais aujourd'hui une clef d'or ? Eh bien ! lisez la pensée suivante : "L'attention est une prière que nous faisons à la vérité pour lui demander de se découvrir à nous, et la lumière en est la récompense."

Cette parole de Malebranche contient une clef d'or, et cette clef d'or, qui ouvre à notre intelligence le ciel de la vérité avec toute sa lumière, c'est l'attention.

Quand vous désirez une faveur de votre maman ou une grande grâce du bon Dieu, vous demandez, vous priez. La demande est la clef du trésor maternel, la prière est la clef des trésors de Dieu. Quand vous voudrez savoir, quand vous voudrez vous instruire, il faudra prier la vérité et employer une clef pour lui arracher ses trésors, la clef de l'attention.

Une prière bien faite est toujours exaucée. Si votre attention à l'étude est parfaite, vous réussirez toujours; peut-être pas autant que vous le désireriez, mais vous réussirez quand même.

Vous connaissez les conditions d'une bonne prière : il faut se recueillir, combattre les distractions, appuyer nos demandes de quelques sacrifices. C'est la même chose quand il s'agit de faire attention en classe.

Un jour d'examen, Louise se plaignait de plusieurs succès. Savez-vous ce qu'elle faisait au temps des leçons ? Elle regardait par la fenêtre chaque fois qu'il passait un avion dans le ciel, ou une auto sur la route, ou un piéton sur le trottoir. Nos yeux sont un des premiers obstacles à l'attention.

Mais que pensez-vous de l'étudiante qui, faisant semblant d'être attentive, accueille tous les souvenirs importuns dans sa mémoire et tous les tableaux distrayants dans son imagination ? Louise et cette autre étudiante se sont mises dans l'impossibilité de réussir; elles n'avaient peut-être pas la force de réagir.

Quand vous êtes fatiguées, vous avez fait l'expérience de la difficulté qu'il y a alors à appliquer son esprit à l'étude. C'est pourquoi toutes les jeunes filles bien avisées évitent le surmenage des veilles prolongées, les soirées trop fréquentes au cinéma, et les sports exagérés.

Mais le mauvais vouloir est plus pèni-

cieux que la fatigue. On le rencontre parfois chez les fillettes paresseuses, insouciantes de leur instruction. C'est très vilain de ne pas vouloir faire attention; c'est presque cruel, puisque c'est se constituer aveugle volontaire des lumières de la science.

Notre sens, notre imagination, notre mémoire, la fatigue et la mauvaise volonté sont les principaux obstacles à l'attention parfaite. Heureusement que nous connaissons un remède souverain, capable de faire tomber toutes les difficultés. Ce remède, c'est la volonté. Quand nous voulons vraiment faire attention, je vous assure que nous savons bien prendre les moyens pour aider notre esprit. Les bruits qui montent du dehors sont méprisés, et les yeux s'attachent, clairs et pétillants, au tableau noir, à la carte géographique ou à la page d'étude.



Lise est tout attention en classe

L'imagination, "maîtresse d'erreur et de fausseté", est forcée au travail méthodique; la mémoire elle-même est accueillie, à la seule condition que ses souvenirs nous aident à mieux comprendre.

Voici donc une bonne prière à la vérité : l'attention entière, confiante et persévérante. Votre succès aux examens finals est assuré si, ayant conscience de vos responsabilités présentes et futures, vous concentrez toutes

vos énergies sur vos travaux scolaires par une attention tous les jours renouvelée. Vous pouvez avoir confiance, car le vieux proverbe sera toujours vrai : "Aide-toi et le ciel t'aidera".

Votre prière à la vérité sera récompensée par une lumière qui réjouira votre intelligence, faite pour le vrai comme l'œil pour la clarté du jour. C'est la lumière de la vérité religieuse, grâce à votre catéchisme de persévérance; la lumière de la morale chrétienne, grâce à votre petit traité de morale; enfin, la lumière des vérités naturelles, par des aperçus généreux sur l'histoire, la littérature et les sciences.

Vous éprouvez dès maintenant une satisfaction intime plus facile à goûter qu'à exprimer. Plus tard, vous jouirez de vos connaissances, particulièrement aux heures de loisir. Vous pourrez surtout exercer autour de vous une meilleure influence. A dose égale de vertu, une femme instruite peut faire plus de bien qu'une ignorante. De plus,

à l'heure actuelle, quel que soit votre rang spécial, il vous faut un certain degré de connaissances.

Il vous faut d'abord des connaissances religieuses et morales, claires et précises, qui soient des convictions, parce que votre rôle sera d'éclairer, de relever les courages, de soutenir les volontés chancelantes, par la force de vos exemples chrétiens.

Il vous faut aussi des connaissances profanes pour savoir apprécier comme il convient les hommes et les événements de notre époque. Une femme de jugement éclairé, peut calmer des esprits agités ou pacifier des esprits étroits, et c'est là faire un bien immense à la société.

Si la prière à Dieu, à la Très Sainte Vierge, est la clef du ciel, l'attention en classe est pour vous, chères étudiantes, la clef du succès dans vos études, comme la clef du rôle essentiel que toute femme est appelée à jouer dans la vie sociale actuelle.

F. de J.

Le Frère DONAT-MARIE

missionnaire en Ouganda

Le 5 janvier dernier, un cablogramme du Frère Supérieur de la Mission de l'Ouganda, en Afrique équatoriale anglaise, annonçait la mort accidentelle du Frère Donat-Marie, né Henri Trudel et natif de Montréal.

Le Frère Donat-Marie comptait vingt et un ans de mission sous le soleil brûlant de l'Equateur, et il n'était revenu qu'une seule fois au pays natal.

Il venait de terminer sa retraite annuelle, avait renouvelé ses vœux perpétuels de religion et communie, le matin de l'accident. Sur le désir de son Supérieur, le Frère Donat-Marie partit pour la Mission de Mbarara, située à deux cents milles plus au sud, pour y tenir compagnie au Frère Directeur de l'école, durant le mois de vacances. A mi-chemin, sa motocyclette frappa un obstacle, probablement une termitière cachée dans l'herbe de la route.

Projeté à quelques pieds en avant, il donna de la tête contre une pierre et perdit connaissance. Quelques heures plus tard, un chauffeur d'autobus le relevait encore inconscient et le transportait à l'hôpital le plus rapproché. Le Frère Donat-Marie expirait le lendemain, entouré de quelques confrères de sa communauté et muni des suprêmes consolations de l'Eglise.



"Nous avons perdu un de nos meilleurs missionnaires", écrivait le Supérieur de la Mission. Le Frère Donat-Marie possédait à un haut degré les vertus qui font le bon religieux; il était dévoué jusqu'à l'épuisement;

sa gaieté proverbiale, fruit d'une paix qui semblait, chez lui, inaltérable, en faisait un confrère recherché de tous en communauté; il possédait aussi l'estime des Pères missionnaires, des prêtres noirs et de tous les indigènes qui le connaissaient."

La mort du Frère Donat-Marie crée un grand vide dans le champ d'apostolat où il travaillait depuis vingt ans. Même avant sa soudaine disparition, les ouvriers apostoliques manquaient déjà en Ouganda...

Aussi, avec quelle ardeur ce vaillant apô-

tre de la jeunesse africaine ne doit-il pas supplier le Maître de la moisson de se choisir, dans nos écoles canadiennes, d'autres missionnaires qui iront, à sa place, porter la lumière de l'Évangile aux pauvres noirs de l'Afrique équatoriale que lui-même a tant aimés et pour lesquels il avait tout sacrifié ici-bas.

D'après les notes fournies par le

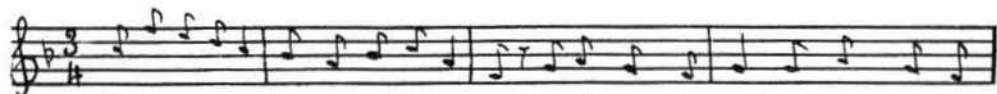
C. F. JOAS,

missionnaire.

LE PAYSAN.

Paroles de J. Aicard

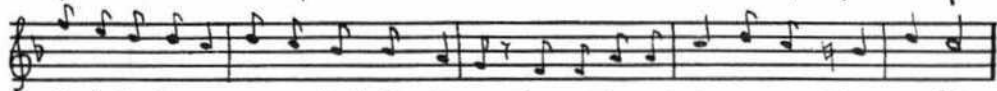
Musique du Fr. Gustave, I.C.



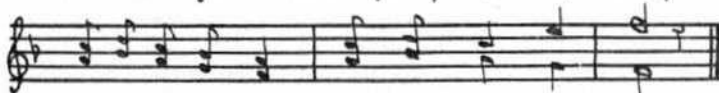
Si le paysan disait à l'oraire: "Assez! mon travail m'ennuie à la



fin". S'il ne voulait plus labourer la terre ... C'est avec le blé qu'on fait le bon pain



Si le boulanger n'en voulait plus faire, Les petits enfants auraient toujours faim.



Les petits enfants auraient toujours faim.

— 2 —

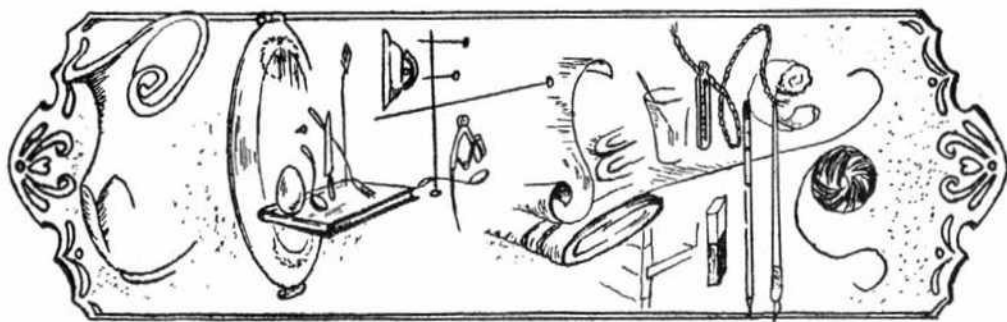
Si le paysan, sous la belle étoile,
Ne se levait plus avec le matin...
Le chanvre et le lin font la bonne toile:
S'il ne voulait plus semer chanvre et lin,
Les petits bateaux n'auraient plus de voile,
Et les beaux messieurs plus de linge fin. (bis)

— 3 —

Si le paysan qui bêche et qui sème,
Laissait les grands prés mourir faute d'eau,
La vache a du lait, le lait de la crème,
Le joli pré vert nourrit le troupeau,
Le pauvre berger périrait lui-même.
Le joli pré vert ne serait plus beau. (bis)

— 4 —

Mais le paysan pense aux autres hommes,
Il sait que par eux son sort est plus doux;
Que nous nous aidons tous, tant que nous sommes...
Qu'il ne pourrait pas se passer de nous;
Et le paysan écoutant les sommes...
Soleil, pluie ou vent, travaillent pour tous. (bis)



Héroïsme obscur

Chères lectrices, c'est mai, mois de fraîcheur et de ciel clair ! Sur les pommiers, pruniers, cerisiers une neige de pétales blancs et roses embaume l'air tiède... C'est aussi le mois de notre Mère du Ciel et celui de nos mamans de la terre. Que de poésie émane de ce renouveau printanier !... Et que de souvenirs doux et tristes n'éveille-t-il pas ? Mais, je continue mon récit...

Au foyer, Madame N... se dépense plus que jamais. Les enfants remarquent que sa piété s'accroît encore avec les années. Veut-elle exécuter un travail important, tailler une robe, un manteau ? Un grand signe de croix prélude à cette action. Les jeûnes de l'Eglise sont fidèlement observés. Un bol de café noir, quelques biscuits composent tout son repas.

En hiver, quand Thérèse et Estelle reviennent de la messe matinale, elles trouvent leur mère bien-aimée, assise près du fourneau, égrenant son chapelet... Dans ses courses en voiture, elle prie silencieusement... A l'église, elle semble perdue en Dieu. Son âme monte vers des cimes inconnues... Pendant le Chemin de la Croix, ses lèvres ne remuent pas... C'est l'union à la divine Victime par l'amour et la souffrance...

Dans les moments d'abandon, au cours des longues soirées d'automne, elle évoque souvent le souvenir du cher disparu. "Mes chers enfants, dit-elle parfois, la cruelle maladie de votre père m'a gardée dans l'humilité ! Remerciez le bon Dieu de sa longue épreuve, de sa mort si sainte... J'aimais mieux le voir souffrant que de le posséder en bonne santé et esclave de la boisson !"

Femme courageuse et pieuse, son affliction est portée avec foi. Jamais elle ne fait

sentir à ses enfants la douleur poignante qui meurtrit son cœur... Son mari l'a toujours également ignorée. A cette époque de notre histoire, le divin Joaillier s'apprête à ciseler de nouveau ce pur diamant. Il va lui demander le sacrifice de sa brune et pétillante Thérèse. Veuve depuis quatre ans, Madame N... reporte toute son affection sur ses enfants bien-aimés !...

Quelle épreuve quand sa fille lui annonce son dessein d'entrer au Carmel ! Elle n'en laisse rien paraître cependant... Soumise à la volonté divine, son âme grandie ne connaît plus la résistance. La veille du départ, elle organise un souper d'adieu auquel sont conviées les amies de Thérèse. Celle-ci veut lui aider à faire le service : "Non, non, laisse-moi faire, je veux moi-même vous servir toutes"... Admirable maman qui ne croit jamais avoir assez fait pour les siens !...

Les adieux sont touchants. Tout en pleurs, Madame N... bénit sa chère fille : "Va, sois courageuse et deviens une sainte !"... Que le ciel doit sourire à ce nouveau sacrifice...

Quant à Thérèse, elle n'est pas au bout de ses peines. Le Carmel, au complet, refuse de lui ouvrir ses portes... elle a rêvé d'être la sœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... Dieu en a disposé autrement... Aux chaînettes, aux disciplines, aux macérations, Il substitue, dans sa sagesse infinie, les peines attachées à l'éducation des enfants... Sans attendre plus longtemps, la jeune aspirante rejoint sa sœur à T... et les voilà réunies, après quatre ans de séparation, à la grande joie de leur mère !

Ce pâle rayon de bonheur cache cependant une bien douloureuse épine : Son fils Joseph, âgé de vingt et un ans, est parti pour

Montréal le jour même qui lui enlevait sa chère Thérèse. Comme nombre de jeunes gens, il veut trouver sa part de bonheur loin du foyer. En vain, sa mère essaie de le retenir : le mirage le fascine, il n'y a rien à faire.

Mais cette vraie mère pourra-t-elle vivre loin de ce fils chéri, exposé à se perdre ? Non, non, à tout prix il lui faut le reconquérir, l'arracher à ce milieu funeste. Son amour le poursuit de ses lettres touchantes; tantôt il reçoit biscuits, gâteaux, friandises; tantôt un joli présent...

Le jeune homme la devine près de lui, à toute heure et certainement elle y est par sa prière et ses sacrifices. On la voit prolonger ses oraisons près du tabernacle, multiplier les aumônes et les offres de service. Ses supplications ne sont pas vaines... Après trois ans d'absence, Joseph revient au foyer paternel et reste jusqu'à la fin le soutien et la consolation de sa mère.

Tout à son bonheur, Madame N... livre son âme à la reconnaissance. A d'ennuyeuses voisines qui la plaignent un jour d'avoir "deux filles en prison", cette bonne chrétienne se contente de répondre : "Mes enfants appartiennent au bon Dieu. Puisqu'il les a voulues, je les lui donne de grand cœur ! Ce serait mal comprendre mon devoir que d'agir autrement"...

Fréquentes sont ses visites à Jésus-Hostie... Que se passe-t-il entre Lui et elle ?

Mystère ! Longtemps, elle reste là, les yeux fixés sur le tabernacle... Jésus a beau lui prendre un à un ses trésors, elle ne lui garde pas rancune... Son amour semble croître à chacune de ses meurtrissures.

Sa fille Estelle l'accompagne généralement à l'église. Le recueillement de sa mère l'impressionne... le surnaturel l'envahit au contact de son âme priante. Peu à peu, la jeune fille sent s'affaiblir en elle le goût des plaisirs du monde. Le bon Dieu qui veut une rose de plus dans son parterre, travaille l'âme hésitante d'Estelle. Petit à petit, les toilettes aux couleurs tapageuses sont mises de côté, des robes plus simples les remplacent. La piété augmente sensiblement. Tout cela révèle à la chère maman le secret d'une nouvelle vocation.

Un dimanche après-midi, une parente vient visiter Madame N... On cause des absents, des deux jeunes religieuses. Pensive et sérieuse, la veuve ajoute : "Je crois que mon "bébé" (Estelle) va suivre ses sœurs... elle n'est plus la même... je serais contente de la donner au bon Dieu; mais, hélas ! si mes prévisions se réalisent, je mourrai seule, seule !"

De sa chambre, le "bébé" a tout entendu. Après le départ de la cousine, elle descend bien vite, car elle juge à propos de confirmer sa mère dans la vérité : "Maman, j'ai entendu votre conversation... Pardonnez-moi... Oui, je veux être religieuse... je n'o-



Après trois ans d'absence, Joseph revient au foyer paternel...

sais vous le dire par crainte de vous affliger. Mais votre générosité me donne du courage : accordez-moi la permission de partir, s'il vous plaît".

Le "oui" ne se fait pas attendre, pendant que de grosses larmes inondent le visage amaigri de la pieuse mère.

Comme Thérèse, Estelle a rêvé grand et beau... La vie missionnaire l'a séduite, elle se voit déjà revêtue de la robe blanche, retenue à la taille par un ceinturon bleu...

Hélas ! c'est trop beau pour toi, petite !... Ton jeune front ne sera pas auréolé des rayons de gloire, attachés dès ici-bas à la vocation missionnaire ! Comme tes deux sœurs, ta vie s'écoulera dans l'oubli, entre les murs, parfois noircis, d'une humble classe. En dehors des heures régulières, tu pâlliras auprès d'un piano, étourdie parfois, par les do, ré, mi, fa, sol, des commençants maladroits... Tes doigts glacés, feront frémir les touches jaunies du pauvre harmonium d'une église de campagne. Ta robe sera sombre et tes jours s'écouleront sans éclat...

En revanche, en tout, comme tes sœurs, tu feras le bonheur de la Communauté qui te comptera parmi ses membres...

Il ne reste que deux mois avant l'entrée au Noviciat. La pauvre petite Estelle, hésite maintenant à quitter sa mère. L'ardeur des

débuts s'est envolée... Jésus la laisse seule à porter sa croix... A la nouvelle de son admission, la jeune fille se sent frémir... La lettre à la main, accoudée à l'embrasement d'une fenêtre, elle laisse son regard mélancolique errer sur tout ce qu'elle quittera bientôt. La lutte est forte : un mot de sa mère et c'en est fini du couvent...

La maman devine la tentation subtile. Pour aider sa fille, elle s'approche : "Estelle, faut-il tailler tes robes de postulante cet après-midi ?" — "Oui, maman, reprend une voix faible et brisée, oui, maman, si vous le voulez bien..."

C'est fini, la tentation est vaincue. Pleine d'entrain, la future postulante, confectionne son trou-seau en compagnie de sa mère. L'engourdissement moral disparaît et c'est dans la paix que se consomme le sacrifice.

Dans une fervente visite au Saint-Sacrement, Madame N... trouve la force d'immoler sa dernière enfant... A l'heure du départ, une bénédiction, des baisers affectueux, quelques sanglots complètent l'holocauste... Désormais elle reste seule avec une pauvre infirme et son fils d'adoption.

Ses lettres à ses filles se font tendres et maternelles. Que de sentiments élevés ne renferment-elles pas ! Autrefois, avant leur départ pour le pensionnat, les adolescentes



Une photographie de l'époque nous la montre entourée de ses trois filles.

recevaient de vive voix les recommandations de leurs parents : respect et obéissance envers les Mères, charité pour les compagnes... Voici que, transposés sur un plan nouveau, les mêmes avis, les plus touchants conseils abondent dans la correspondance de Madame N...

Ses peines, elle les oublie toutes en écrivant à ses petites religieuses... Son cœur soupire après le moment du revoir. Le divin Maître lui accorde cette joie.

Une photographie de l'époque nous la montre entourée de ses trois filles. Qu'elle est jeune et belle en dépit des années ! Elle a gardé la sveltesse de ses vingt ans; l'ovale de son visage se dessine très pur; les beaux cheveux blancs ondulés laissent apercevoir un front sans rides... Toute sa phy-

sionomie rayonne d'un bonheur tranquille, d'une paix intime qui n'est pas de la terre. Près d'elle, sa chère petite Marie, au visage expressif, un peu grave cependant; Thérèse et Estelle sourient, heureuses comme des toutes petites, longtemps privées de leur mère ! On devine la prière reconnaissante qui s'échappe de leur cœur et s'en va jusqu'à Dieu !

Héroïque et sainte maman ! Vous pouvez chanter votre "Nunc dimittis"... Après avoir donné à Jésus une part de votre âme, il vous reste cependant quelque chose de plus à offrir... Ce quelque chose, cette perle de grand prix, c'est vous-même... Bientôt, vous entendrez le mystérieux appel venant de l'au-delà... Soyez prête... le bon Maître va venir !... F. de J.

LES FRANCO-AMERICAINS AUX ETATS-UNIS

Tout le monde sait que depuis près d'un siècle il existe un gros courant d'émigration du Canada français vers les Etats-Unis; mais ce que la plupart ignorent, c'est le nombre exact des nôtres fixés dans la grande république américaine.

Les statistiques suivantes, d'après un relevé de 1945, intéresseront, à coup sûr, la majorité des lecteurs de "L'Abeille". Elles indiquent le nombre de Canadiens ou descendants de Canadiens français, établis dans les principaux Etats :

Nord-Est. — Maine : 135,000 — New Hampshire : 122,000 — Vermont : 65,000 — Massachusetts : 500,000 — Rhode Island : 135,000 — Connecticut : 60,000 — New York : 195,000 — Pennsylvanie : 42,000 — New Jersey : 25,000.

Centre. — Michigan : 265,000 — Wisconsin : 37,000 — Indiana : 25,000 — Illinois : 190,000 — Missouri : 16,000.

Ouest. — Minnesota : 48,000 — Dakota Nord et Sud : 91,000 — Montana : 15,000 — Oregon : 16,000 — Californie : 192,000 — Texas : 14,000.

Autres Etats : 715,000.

GRAND TOTAL : 2,902,394; soit près de *trois millions* aujourd'hui.

Grâce à la "Société franco-américaine", fondée il y a cinquante ans, les Franco-américains exercent aux Etats-Unis une heureuse influence dans le domaine catholique. L'école confessionnelle, aujourd'hui si prospère, est en grande partie leur œuvre. A côté de l'école neutre, les catholiques ont érigé, de leurs deniers, l'école confessionnelle. C'est vraiment merveilleux, mais combien dispendieux pour ceux qui ont déjà contribué leur large part aux écoles publiques !

Le maintien de la langue française est le principal soutien de la foi catholique pour ces compatriotes. Partout on a constaté que l'abandon du français est bientôt suivi de l'anglicisa-

tion des noms... Les Boisvert deviennent des Greenwood, les Leblanc des White, les Lévesque des Bishop, les Bélanger ou Boulanger des Baker, les Gauthier des Gokey, etc... Les mariages avec les protestants ne parlant que l'anglais, amènent ensuite l'indifférence en fait de religion, quand ce n'est pas la perte de la foi.

Quel magnifique exemple de vitalité que celui offert par nos ancêtres de 1760. Ils étaient alors à peine 60,000, et aujourd'hui leurs descendants dépassent les SIX millions au Canada et aux Etats-Unis. Leur nombre a *centuplé* en moins de deux cents ans... Quelle force pour la religion catholique et pour le français si tous restaient fidèles à leurs traditions !...

Chers Lecteurs américains de "L'Abeille", conservez précieusement votre belle langue française pour mieux demeurer fidèles à votre religion... Vous n'avez à rougir ni de l'une ni de l'autre... Toutes les deux vous assurent de précieux avantages... Le français restera pour longtemps encore la première langue du monde... Les journaux nous rapportaient tout récemment que 60 % des membres attachés au service de l'O.N.U. suivent des cours de français pour prendre une *part plus active et plus profitable* aux débats des assemblées.

L'honorable sénateur Robertson, délégué canadien à la dernière assemblée des Nations Unies à New York, n'a pas manqué, à son retour, de signaler la place prépondérante qu'occupait le français dans les assemblées internationales où 99 pour 100 des délégués comprennent notre langue.

"Je vous avoue, honorables sénateurs, disait-il, que je n'ai jamais tant regretté mon inhabileté à m'exprimer dans les deux langues officielles du Canada que pendant les réunions des Nations Unies à New-York."

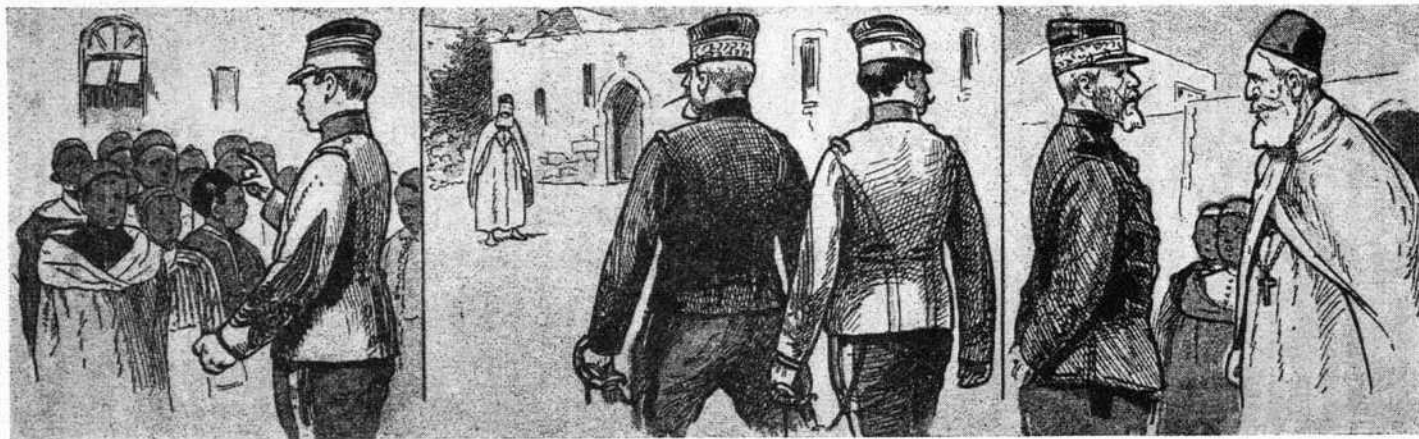
F. A.-J.

La gaieté française est un article d'exportation.



1. Le P. Février devant recevoir dans son école la visite du général commandant de corps, exerçait ses élèves à saluer l'entrée de l'illustre visiteur par ces mots : "Dieu soit loué ! Bonjour, mon général !"

2. Mais, obligé de s'absenter, le Père demanda à un jeune officier de le remplacer auprès des élèves, et de leur faire une dernière leçon en vue du lendemain.



3. Le capitaine expliqua aux jeunes indigènes que la cérémonie allait subir une modification. Tout marchait à souhait.

4. Le lendemain, après avoir visité caserne et magasin, le général, suivi du capitaine, professeur d'occasion, se rendit à l'école.

5. Le Père Blanc, rayonnant, s'avança vers le général.



6. Au signal donné par le P. Février, les candides moricauds poussèrent avec un ensemble parfait ce cri de bienvenue : "Bonjour, mon vieux la-pin !" D'abord stupéfait, le général partit bientôt d'un éclat de rire.

7. Le pauvre Père, désolé, se confondait en excuses, expliquant au général qu'il devait y avoir un malentendu, tandis que les enfants, ravis, répétaient leur cri de bienvenue.



8. Et son regard chargé de reproches se portait du côté du capitaine, auteur de la plaisanterie.

9. Mais le général, remis de son accès de gaieté, rassurait de son miecx le bon Père.

10. Et le soir, à l'heure des toasts, il se contenta de dire : "Surtout, mon Père, gardez-vous de confier vos moricauds à un capitaine de zouaves."

Les vocations !...



L'Apostolat de la Prière nous proposait, comme intention spéciale pour avril, l'Oeuvre pontificale des Vocations Sacerdotales.

Plus que jamais l'Eglise a besoin de prêtres nombreux et saints pour remplir sa mission divine, convertir le monde et sauver les âmes. Malheureusement le nombre de ces ouvriers évangéliques est toujours grandement inférieur aux besoins.

Tous les diocèses de notre si religieuse province de Québec en réclament un plus grand nombre pour soutenir leurs œuvres diverses : ministère paroissal, l'enseignement dans les séminaires, la direction des groupements d'action catholique et des nouvelles œuvres qui surgissent tous les jours.

Il faut encore des prêtres plus nombreux pour les missions. Missions à l'intérieur : plus de six millions de protestants au Canada, pour qui nous faisons si peu. Missions à l'extérieur : La Chine, le Japon, les Indes, l'Afrique, sont mûrs pour la moisson et attendent la venue des ouvriers évangéliques. Si l'Eglise ne peut s'en occuper bientôt, il est fort à craindre que le Communisme ne s'en empare pour leur malheur.

Prions donc, chers Lecteurs, plus que jamais, pendant le mois d'avril, et surtout le mois de mai, pour demander au Maître de la moisson, et à Marie, Reine des Apôtres, de susciter au plus tôt de nombreuses et ferventes vocations, non seulement pour la prêtrise, mais aussi pour la vie religieuse.

Le besoin des Frères et des Sœurs pour l'enseignement de la jeunesse et les diverses œuvres de charité n'est pas moins grand, l'éducation de la jeunesse est peut-être la plus importante des œuvres sociales. C'est pour cela que les ennemis de l'Eglise font partout tant d'efforts pour s'emparer de l'enseignement et en éloigner les religieux et les religieuses; c'est pour cela que de saints évêques tiennent tant aux écoles chrétiennes et souvent leur donnent la préséance sur les églises mêmes.

Les Frères et les Sœurs, en donnant à la jeunesse une solide instruction religieuse et



"Veux-tu être parfait? — Viens et suis-moi, et tu auras un trésor dans le ciel."

une bonne formation chrétienne, préparent de bons chefs de familles; ils éveillent, protègent et dirigent les vocations ecclésiastiques, comme en font foi les statistiques fournies tout récemment par le Grand Séminaire de Montréal et publiées dans "L'Oeuvre des Vocations".

Sur les 132 séminaristes du diocèse de Montréal qui suivent les cours de ce séminaire, 86 (soit 66 %) proviennent d'écoles dirigées par des religieux; 14 (10 %) d'écoles dirigées par des religieuses, et 32 (24 %) des écoles dirigées par les laïcs. Ne s'ensuit-il pas que le meilleur moyen d'augmenter le recrutement des prêtres serait de travailler concurremment, sinon d'abord, au recrutement des religieux ou du moins de ne rien faire pour l'entraver?

En certains milieux, la vie religieuse n'est pas jugée à son mérite. A cause de la vie humble et cachée qu'on y mène, on s'imagine qu'elle doit être réservée à ceux qui sont peu doués sous le rapport de l'intelligence et que les sujets brillants doivent être dirigés vers les professions libérales ou le sacerdoce. C'est à cause de ce malheureux préjugé que des enfants qui manifestaient des aptitudes et des désirs sincères d'embrasser la vie religieuse, en ont été détournés, souvent pour leur malheur.

Les vocations religieuses et sacerdotales sont-elles nombreuses ? Oui, et Dieu les donne en rapport avec les besoins de son Eglise et des âmes. Saint Jean Bosco n'hésitait pas à dire que sur 3000 enfants reçus dans ses maisons, au moins 1000 avaient une vocation pour la prêtrise... Et si on parlait de vocations religieuses, on pourrait dire que leur nombre est encore plus considérable

Malheureusement de multiples causes empêchent l'aboutissement de ces vocations. Tantôt ce sont les parents qui, par une affection trop naturelle ou par égoïsme, refusent leur permission ou la remettent à plus tard, sous prétexte que leurs enfants sont trop jeunes et qu'il faut les éprouver; tantôt ils donnent pour raison leur impossibilité de payer un si long cours d'études...

Qu'arrive-t-il alors. Des fois l'enfant se décourage à attendre et change d'idée; d'autres fois, de mauvais camarades l'entraînent au mal... ou les passions se réveillent, prennent le dessus et tuent le germe d'une vocation qui, à l'origine, était pourtant sérieuse et sincère.

La vocation vient de Dieu; mais elle ne s'impose pas. Elle n'est le plus souvent qu'une invitation : "Si tu veux être parfait..." — "Si tu veux me suivre..." Elle ne se manifeste pas non plus d'une façon lumineuse, indiscutable... mais plutôt par une douce inclination, un attrait plus ou moins prononcé, et les capacités voulues pour s'acquitter dignement de cette mission...

La prière est indispensable pour connaître sûrement l'appel divin et avoir le courage nécessaire pour y répondre. C'est donc votre devoir, chers lecteurs, de prier beaucoup, et tous les jours, pour demander au bon Dieu de vous faire connaître ce qu'il veut de vous... Il y va de vos plus chers intérêts, comme de votre bonheur en ce monde et en l'autre.

Une fois que la volonté de Dieu s'est manifestée et que vous vous croyez réellement appelé à telle ou telle vocation, ne vous en laissez détourner par personne... Votre vocation est une affaire personnelle à laquelle nul n'a le droit de s'opposer, comme personne ne doit vous engager à embrasser une vocation pour laquelle vous ne vous sentez aucun attrait.

Il faut partout des hommes capables, instruits, vertueux... Il faut dans le monde de bons laïques pour y faire de l'Action catholique; il faut dans les communautés des religieux aussi savants que saints pour donner à la jeunesse une solide formation chrétienne; il faut également à l'Eglise des pasteurs à la hauteur de leur mission, pour éclairer et diriger les fidèles confiés à leurs soins.

Des prêtres... nous en avons tous besoin. Mais que faisons-nous pour en avoir ? ... Les familles qui sont à l'aise et qui ont des enfants, sont-elles consentantes à les donner à Dieu ? ... Les familles nombreuses donneraient volontiers de leurs enfants, mais leur pauvreté les en empêche souvent... Alors, c'est le devoir de chaque fidèle de leur venir en aide par ses aumônes et sa généreuse contribution à "L'Oeuvre des Vocations".

Des Frères et des Sœurs... les évêques et les curés en réclament à cor et à cri; les parents chrétiens en veulent pour élever leurs enfants... Il faudrait *trois, quatre, dix fois* plus de religieux pour répondre à toutes les demandes, à tous les besoins... Tout le monde en convient... Mais quand on demande aux familles de donner leurs enfants au bon Dieu, c'est trop souvent à



"Laissez venir à moi les petits enfants."

qui ne le voudra pas... Ces sacrifices sont bons pour les autres...

Certaines familles cependant aimeraient bien avoir une vocation sacerdotale ou religieuse parmi leurs enfants, et s'étonnent de n'en point trouver. Qu'elles y réfléchissent... Les familles où règnent le confort et les aises, donnent rarement la formation qui conduit aux séminaires ou aux noviciats. La vie facile, indolente, luxueuse, amollit le caractère et étouffe peu à peu toute idée de vocation.

Voulez-vous, parents chrétiens, voir des vocations surgir dans vos familles?... Habituez vos enfants à bien prier, à faire des sacrifices, à assister aux offices de l'Eglise, à bien remplir leurs devoirs à l'école comme

à la maison... Parlez devant eux avec respect et déférence des prêtres et des religieux; demandez à Dieu de s'en choisir chez vous... et vous ne tarderez pas à être exaucés pour votre bonheur et votre consolation même ici-bas.

Si l'éducation d'un enfant, disait Napoléon, doit commencer 20 ans avant sa naissance, on pourrait dire avec autant de vérité que la formation d'un prêtre ou d'un religieux doit commencer plus tôt encore: il faut que leurs futurs parents, les élèves d'aujourd'hui, soient d'abord imprégnés d'une forte éducation religieuse pour pouvoir ensuite élever leurs enfants dans une atmosphère qui les prépare à ces vocations.

Fr. A.-J

POUR LA FÊTE DES MÈRES.

(11 MAI 1947)

Il y avait une fois...

Il y a quatre ou cinq ans de cela. Nous étions en guerre, et de beaux grands gars de chez nous, qui pleuraient, venaient d'embrasser leur maman sur les deux joues.

Ils avaient endossé leur gros sac de toile. Ils avaient empoigné leur lourde carabine et s'étaient engouffrés dans d'énormes palais flottants qui devaient les transporter de l'autre bord de l'Atlantique.

Vous croyez peut-être, chère Maman, que ces beaux et grands gars de chez nous allaient oublier leur bonne maman pour toujours. Eh bien! ce fut tout le contraire qui arriva.

Ils se mirent à s'ennuyer. Ils se mirent à écrire des choses... des choses qui font pleurer les mamans... des choses que je veux vous réciter aujourd'hui, bonne Maman, pour célébrer votre fête, la fête des Mères:

"J'ai reçu une belle lettre de Maman, écrit l'un de ces soldats. Elle me dit comme ça: *Il ne faut pas se décourager, c'est le bon Dieu qui permet ça: il faut beaucoup l'aimer.* Le bon Dieu ne pouvait me donner plus en me donnant une telle maman."



Bonne fête, chère maman!

Et cet autre, prisonnier des Allemands à Dieppe : "On nous a tout enlevé. Je voulais garder ton portrait, Maman, car avec lui, je pouvais supporter mon exil. On me l'a enlevé de force et on l'a déchiré devant moi. On ne pouvait me blesser plus profondément au cœur."

Au souvenir de sa bonne maman malade, un troisième avoue : "C'est là mon plus grand souci, car une mère, c'est une mère ! C'est un être que l'on ne peut pas comprendre pleinement, surtout quand on est un gars. Elles sont toutes victimes de l'affection qu'elles portent à leurs enfants."

Un quatrième gronde affectueusement sa mère parce qu'elle a trop de cœur :

"Les mamans ne se reposent donc jamais ! Si nous sommes tous alentour d'elles, elles se fatiguent. Si nous sommes tous loin, elles s'ennuient et se tracassent. Voyons, il ne faut pas trop y penser. Profitez-en pour vous reposer. Je ne me rappelle pas vous avoir dit que je m'ennuyais. Et si je l'ai dit, je n'étais certainement pas sérieux."

Un autre soldat, qui a dû s'embarquer pour outre-mer sans en avertir la famille, supplie sa fiancée de lui rendre le service que voici :

"Veux-tu aller chez moi aussi souvent que tu le pourras et veiller avec maman et toute la famille ? Tu riras, tu leur parleras de moi, tu leur diras de ne pas s'inquiéter... Toi, une femme, tu comprends encore mieux que moi le cœur d'une mère. Tu sais ce qu'une mère peut souffrir et ce qu'il faut pour la distraire."

Mais voici une maman, mère de huit beaux grands garçons, dont sept à l'armée et le huitième aux missions :

"A l'approche de la nouvelle année, écrite-elle à l'un d'eux, mon cœur de vieille maman s'émeut à la pensée que tu passeras ces belles fêtes de Noël et du jour de l'an, seul, dans un pays étranger... Denise dit souvent dans son babil enfantin : *Je veux aller veiller avec mon oncle Aurèle en Angleterre.*

"Une tristesse nous étreint tous en pensant que mes huit fils bien-aimés ne partageront pas avec nous la douce joie des fêtes. Dieu m'avait prêté huit bons fils; il me les a demandés. Je les ai laissés partir, sept au service de la patrie et un au service de Dieu..."

"N'oublie pas de renouveler souvent à la Sainte Vierge la promesse que vous lui avez faite d'aller, à votre retour, accompagnés de votre frère prêtre, vous agenouiller au sanctuaire du Cap pour chanter le plus beau *Te Deum* de votre vie. Cette vision de mes huit fils priant la Vierge me donne le courage d'accepter fièrement et avec une joie toute chrétienne ces séparations douloureuses que nous avons consenties pour la patrie et notre religion..."

Tant que la maman vit, heureuse et en bonne santé, ça va, mais quand le petit poilu apprend un jour que sa maman n'est plus, ah ! grands dieux, quel coup de foudre !

"Marcel vient de m'annoncer la nouvelle qui me rend fou de douleur : *Maman est partie pour toujours !* Je viens de passer à travers la plus grande épreuve de ma vie. J'ai déjà passé trois jours sans manger : je croyais ne jamais en sortir de cette épreuve-là.

"J'ai aimé ma chère maman plus que tout au monde. M'aurait-elle pardonné la dureté de mon cœur ? Je pleure plus qu'un enfant... Et j'ai dû, malgré tout cela, continuer mon devoir, qui ne permet pas d'arrêts. Le seul temps qu'on m'a accordé a été deux heures pour assister à une messe que j'ai fait chanter pour maman. Nous étions seuls dans l'église, mon copain Marcel et moi..."

Et voilà, chère Maman, les belles choses que j'ai lues dans un beau petit livre intitulé "*Dans la mêlée*", un petit livre de la J. O. C. qui renferme de si sublimes paroles sur les bonnes mamans de chez nous ! (1)

Guy LAVIOLETTE

1) *Dans la mêlée*, éditions de la J. O. C. En vente chez tous les libraires : \$ 0.55 franco.

Ceux qui désirent une petite saynète pour la fête des mères en trouveront une dans l'Abeille de mai 1945, à la page 268. On peut obtenir un numéro spécial sur réception de 10 sous, ou L'ABEILLE reliée qui le contient au prix de \$ 1.25 franco.



Jean-Marie de la Mennais

1780 - 1860

par Guy Lavolette

Quand on remue ciel et terre.

Un sous-préfet remuait ciel et terre afin de purger son arrondissement de toutes les écoles franchement catholiques. Monsieur de la Mennais se présenta bravement chez lui.

— Vos Frères, je n'en veux pas ! s'écria le rude fonctionnaire. Je les chasserai tous jusqu'au dernier.

— Puis-je savoir pourquoi, monsieur ?

— Leur costume ne me va pas. Ce feutre à larges bords, cette robe lugubre, cette croix ! Je trouve tout cela ridicule pour des instituteurs ; ils ont l'air de Jésuites !

Est-ce tout ?

— Est-ce tout, monsieur le Préfet ?

— Oui.

— Je le regrette et je vous déclare que je



Vos Frères, je n'en veux pas, ils ont l'air de Jésuites !

vais installer mes Jésuites dans toutes les écoles de votre arrondissement.

— Ah ! par exemple, c'est ce qu'il faudra voir, monsieur l'abbé.

— C'est ce que vous verrez sous peu, monsieur le sous-préfet'.

Et c'est ce que l'on vit en effet.

La bonne Providence.

Malgré cette guerre mesquine, la Congrégation continuait sa marche en avant. Les édifices de la Maison-Mère prenaient chaque année des proportions plus vastes.

A ceux qui s'alarmaient au sujet de ces constructions interminables et qui se demandaient comment l'économiste arriverait à boucler son budget, le Père répondait d'un ton presque malicieux :

— J'ai une bourse ouverte là-haut, mes enfants, et jamais la Providence ne me la ferme quand l'heure est venue de remplir mes engagements. Je dors en paix là-dessus ; faites comme moi'.

Les défaillances d'estomac.

Si l'abbé Jean ne redoutait aucune difficulté financière lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu, il ne dépensait rien pour lui-même cependant, si bien qu'il fallait profiter de son sommeil pour remplacer sa vieille soutane par une neuve ou pour changer ce chapeau bosselé auquel il donnait à chaque instant les formes les plus bizarres.

Et parce qu'il avait doté la Maison-Mère d'une bibliothèque qui faisait l'admiration des connaisseurs, il entendit un prêtre de ses amis lui demander :

— Pour avoir de tels livres, vous avez dû dépenser bien de l'argent, monsieur le Supérieur ?

— Non, mon ami ; cela m'a coûté quelques défaillances d'estomac, mais fort peu de choses en plus.

— Des défaillances d'estomac ?

— Oui ! je n'en suis pas mort, comme vous le voyez, et, Dieu merci, j'ai des livres. Au reste, voici mon secret. Quand je suis



Je me promène sur les quais de Paris
et je bouquine...

à Paris, au lieu de dîner à l'hôtel, j'achète deux sous de pain, deux sous de fromage, et je fais dans ma chambre, sans inviter personne, un repas modeste qui ne m'a jamais donné d'indigestion.

Par ce moyen, j'économise et je vais sur les quais, où je bouquine de droite et de gauche. Ces vendeurs de la capitale possèdent de vrais trésors, qu'ils ne connaissent pas.

"Mon dîner me revient à quatre sous, et souvent, pour trois sous, j'ai un chef-d'œuvre. Et quand je reste quinze jours là-bas, vous figurez-vous ce que je rapporte?"

C'est ainsi qu'à peu de frais, le vénéré fondateur forma cette vaste bibliothèque qui renfermait plus de douze mille volumes.

Touchante cérémonie.

Chaque année, à l'issue de la retraite, les Frères recevaient l'un après l'autre la bénédiction de leurs deux fondateurs. Jusqu'à sa mort, et malgré ses fonctions de supérieur général de diverses communautés,

le Père Deshayes visita fidèlement ses enfants de Bretagne, qu'il chérissait d'une bien tendre affection.

C'est en 1841 qu'il parut pour la dernière fois à Ploërmel. Suivant leur coutume, les religieux se rendirent processionnellement à leur petit cimetière, et monsieur de la Mennais prit la parole en ces termes :

Mes enfants !

"Elles sont déjà nombreuses, ces tombes. Une autre ne tardera pas à s'ouvrir : ce sera la mienne. Je veux être placé au milieu de vous, afin que vous puissiez venir prier sur la tombe de votre vieux Père".

Puis, s'adressant à monsieur Deshayes :

"Mon vénérable et saint ami, nous touchons tous les deux au terme de notre carrière. Bientôt nous aurons disparu du milieu de ces enfants, mais, du fond de la tombe, nous pourrons les guider encore. Un peu plus tard, ils viendront nous rejoindre; donnons-leur rendez-vous au ciel!"

Suprême recommandation.

Le Père Gabriel Deshayes n'en avait plus que pour quelques mois à vivre. "Quand je ne serai plus, murmura-t-il sur son lit de mort, je veux que l'on me coupe le pouce de la main droite avec laquelle j'ai signé la règle des Frères de l'Instruction Chrétienne, et qu'on l'envoie à Monsieur de la Mennais, afin qu'une partie de mes cendres repose avec les siennes".



"Elles sont déjà nombreuses, ces tombes..."

À la retraite suivante, cette pieuse relique fut portée solennellement au cimetière de la Communauté, en présence de tous les Frères, et placée dans la tombe où reposeraient plus tard les restes mortels de monsieur de la Mennais.

(à suivre)



Les Chinois se servaient de Jeanne comme d'un bouclier.

— Tirez ! tirez quand même ! disait l'héroïque enfant . . . Tirez, je meurs contente, puisque c'est pour la France et mes chères Sœurs.

— Jamais ! fit l'officier. Plutôt mourir jusqu'au dernier que de tuer cette héroïque enfant . . .

Dans un coin, huit matelots chuchotaient à voix basse.

— Mais, c'est un Conseil de guerre, si nous en revenons !

— Tant pis, puisque le lieutenant ne veut pas !

— Mais si nous y restons ?

— Pas possible ! . . . On a des jambes pour se tirer . . .

— On ne peut pas laisser une jeune fille comme ça aux mains de ces brutes.

— Et puis, ça nous dégourdira les membres, depuis le temps qu'on reste ici à marquer le pas !

— Sans bruit, les huit compères sortirent en faisant signe à leurs camarades de ne rien dire. Dix minutes se passèrent, durant lesquelles le lieutenant, pensif, se demandait quels moyens il devait employer pour arrêter le nouveau et terrible danger qui les menaçait.

Tout à coup, une clameur extraordinaire vibra dans la rue et une panique énorme s'empara des soldats attroupés.

Huit hommes, ou plutôt huit démons, venaient d'apparaître subitement, comme sortis de l'autre monde. Leur arrivée avait été si imprévue, leur élan si formidable, que les Boxers gisaient à terre, culbutés par le choc, sans blessures, mais n'osant se relever, de

crainte que le moindre mouvement ne leur valût d'être embrochés au bout des terribles baïonnettes françaises.

Ce que la force n'avait pu faire, l'audace venait de l'accomplir. La rue momentanément déserte . . . Les lâches avaient fui honteusement, croyant que ces huit hommes étaient toute une armée. Leurs yeux apeurés avaient multiplié par cent. Il est vrai que les terribles matelots avaient l'air d'être partout à la fois. Des éclairs passaient au bout de leurs baïonnettes. Chacun travaillait comme dix hommes.

Encore une fois, la valeur française faisait des prodiges et stupéfiait ces Orientaux pour qui le nombre est la seule condition du succès. Mais la situation ne pouvait durer ainsi. Après ce moment de ridicule épouvante, les Boxers s'étaient reformés en arrière et en avant. Voyant que leurs agresseurs étaient si peu nombreux, ils se précipitèrent, leurs longues piques en avant, poussant des cris sauvages pour s'encourager eux-mêmes et rallier leurs troupes. Mais un des matelots venait de s'arrêter à l'angle de la rue. Devant lui, étendue, tentant vainement de briser ses liens, Jeanne venait de lui apparaître, implorant le secours, n'osant pas douter du salut qui s'offrait si miraculeusement.

— Oui, Mademoiselle, oui, s'écria le marin, on n'est pas venu ici *pour des prunes* ! c'est pour vous sauver . . . et je vous promets, sur la moustache de l'impératrice, que nous vous sortirons de cette bagarre !

A dix mètres de là, ses sept compagnons soutenaient l'effort de quarante Boxers. Les baïonnettes, les crosses volaient au-dessus des têtes. On entendait les cris de douleur, puis des corps s'affaissaient broyés par les

formidables coups qui pleuvaient sans relâche. Le marin coupa les cordes qui liaient les membres de Jeanne. . . . Elle se leva, prête à courir.

— Non, non, cria-t-il. . . restez. Laissez-moi vous emporter. . . .

Il la saisit dans ses bras, l'enleva comme une plume, l'emporta, sans savoir au juste ce qu'il allait faire. Mais un regard jeté vers la fenêtre du couvent lui prouva que tout n'était pas perdu, qu'on pouvait encore espérer. Dans ce désarroi, l'officier avait encore trouvé le moyen d'assurer une chance de salut. Le long de la muraille, on venait de glisser une corde. Déjà un des mathurins l'avait saisie.

— Ici ! ici, cria-t-il au camarade qui portait Jeanne. Ici !

D'un bond, il s'élança vers le mur ; on eut dit que le précieux fardeau décuplait ses forces au lieu d'embarrasser sa course. Mais les Boxers accouraient de partout. La vaillante petite troupe était comme engloutie par le nombre sans cesse grandissant. Quatre matelots étaient demeurés à l'entrée de la rue, combattant pour cinquante, pour arrêter l'effort des Boxers. Trois autres s'étaient postés devant la corde qui pendait, résolus à défendre l'héroïne, à protéger jusqu'au dernier cette escalade que leur camarade allait tenter pour sauver "la demoiselle".

Il y eut une lutte terrible. Les cadavres des Chinois jonchaient le pavé. Jamais la valeur française surexcitée n'avait accompli de pareils prodiges. Le marin venait enfin de saisir la corde, tandis que les trois amis fauchaient autour d'eux. La besogne était rude, et tout autre qu'un matelot vigoureux, habitué aux plus invraisemblables escalades à bout de corde, l'eût vainement tentée.

Jeanne essayait d'alléger son poids en s'accrochant elle-même de toute la force de ses mains crispées. Ils montaient lentement, mais ils montaient. Et la foule des Boxers augmentait toujours. Là-bas, à l'entrée de la rue, un matelot venait de tomber, une jambe broyée ; il luttait encore, et on n'osait l'approcher, tant la rage du désespoir et le suprême sursaut du courage exaspéré le faisaient terrible.

Deux mètres encore séparaient le marin de la fenêtre. Déjà un de ceux qui étaient demeurés à l'intérieur tendait les bras pour les soutenir et les attirer. . . .

— Sauvés s'écria Jeanne en se haussant d'un dernier effort.

Hélas ! à ce moment, la haute pique d'un Boxer s'abattit sur la tête de la jeune fille.

Mais son sauveur avait vu le coup. Prompt comme l'éclair, il avait tendu la main pour faire dévier l'arme ; et celle-ci venait de lui couper deux doigts. Il voulut réagir contre la douleur, mais, à certains moments, l'énergie la plus puissante doit céder à la douleur physique. De sa main valide le vaillant resta suspendu encore, mais incapable de monter et trop bas pour que les amis pussent le secourir.

— Montez, vous ! tâchez de monter, dit-il à Jeanne.

Celle-ci, à bout de forces, fit signe que c'était impossible.

Les trois matelots qui protégeaient la fuite étaient incapables de tenir contre les agresseurs, vingt fois supérieurs en nombre.

Un second coup de pique s'abattit sur la corde et la trancha plus d'à moitié. Il était décidé que le salut était impossible. Dieu n'avait pas voulu permettre que tant d'héroïsme pût être utile. Jeanne ferma les yeux, et sa dernière pensée s'envola vers ceux pour qui elle allait mourir.

Soudain, un fracas formidable retentit dans la rue. Un nuage de fumée s'étendit comme un suaire, enveloppant les hommes et les choses. C'était l'engin de destruction, la boîte à mine, qui venait d'éclater. Qui donc avait provoqué l'explosion de la terrible machine ?

Une seconde fois, les Boxers demeurés saufs s'étaient enfuis. La soudaineté de ce coup de tonnerre avait jeté dans leur cerveau une terreur folle.

Dans l'embrasure d'une porte et protégé par un châssis de bois, le *Zouave* s'était blotti.

— C'est égal, murmura-t-il, si on se tue au siège de Péking, il y a des histoires très amusantes !

Comment se trouvait-il là. . . Par quel nouveau prodige d'audace et d'agilité cet étrange petit être était-il parvenu, à la faveur de la mêlée, jusqu'à cet engin mortel, dont il avait tiré un si merveilleux parti ? Comment seul avait-il pu utiliser ce moyen de destruction contre les lâches qui le destinaient à la ruine du couvent français ?

Pour un moment, la rue était déblayée. Là-bas, à la fenêtre, la corde à moitié tranchée tenait encore ; le marin, soutenant Jeanne évanouie, restait les doigts cramponnés au poste du danger qu'il ne voulait abandonner qu'à sa mort.

— Bravo ! s'écria le *Zouave* en se levant. Bravo ! Monsieur l'officier. . . . Ah ! quel brave homme vous êtes !

Un homme venait d'apparaître, le corps

pendant au-dehors, les mains accrochées au balcon; ses bras touchaient les bras du matelot... Sur le balcon, le lieutenant, de ses bras robustes, soutenait cette échelle vivante.

— Allons ! mon gars ! criait-il, empoigne la jambe au camarade, je vais vous tirer....

Le marin empoigna désespérément les pieds qui se balançaient à sa portée.

— Enlevez ! cria-t-il.



— Enlevez ! cria-t-il.

La grappe humaine monta, elle atteignit le balcon. L'officier, aidé de deux hommes, recueillit le précieux fardeau... mais comme son buste se redressait face à l'ennemi, une balle venue d'en face le frappa en pleine poitrine, au moment où les matelots, dé-

posant leur camarade et Jeanne sur le parquet, s'écriaient :

— Sauvés !

— Je meurs ! murmura l'officier en s'affaissant.

Et le flot rouge qui coulait de son cœur inonda le visage de Jeanne qui venait d'ouvrir les yeux....

— Hardi ! là, Boustard !

— Plus vite, Finot !

— Eh ! les camarades, allez-vous nous laisser longtemps dans ce traquenard ?

— Oh ! la ! la ! que t'es lourd, mon

petit Loustry. On dirait que tu portes le palais impérial dans tes jambes de pantalon !

— Et toi, Malory, tu ne peux donc pas t'enlever ? T'as pourtant un pied de moins... Tu ne pèses pas plus qu'une plume !

Ces exclamations, et bien d'autres encore, s'entendaient dans la rue, tandis que, groupés autour de l'officier frappé en face comme un brave, les survivants de l'orphelinat tentaient de vains efforts pour rappeler à la vie celui qu'une balle chinoise avait atteint mortellement. Les visages contractés d'angoisse s'éclairèrent un instant d'étrange surprise. Ces voix, c'étaient celles des matelots partis tout à l'heure pour l'équipée dangereuse que l'on sait. Oui, des huit qui s'étaient précipités dans le mêlée, des huit qui avaient prodigieusement résisté au torrent des Boxers acharnés contre la muraille où pendait la corde, cinq avaient trouvé le moyen de survivre et d'escalader l'étage qui les séparait de leurs compagnons.

Un câble à moitié coupé ! Il faut être des *Mathurins* français pour tenter de s'y suspendre. Et, ne trouvant pas d'autres moyens de salut, ces "singes" n'avaient pas hésité.

— Mourir comme ça ou autrement, avait dit Finot, un Bordelais étonnant d'audace, finir en l'air ou en bas, ça vaut bien la peine d'essayer !

Profitant de l'accalmie produite par l'explosion de la bombe, ils s'étaient élancés vers le mur.

Chacun, s'aidant des pieds et des dents, s'était hissé le long de la corde entamée, risquant le tout pour le tout, sachant bien qu'on n'avait pas le choix des expédients.

Pas un d'entre eux n'était indemne de la sanglante bagarre : Malory n'avait plus qu'un pied ; Boustard saignait à la poitrine ; Finot avait le côté droit de la tête entaillé d'une affreuse balafre ; Loustry n'avait plus d'oreille gauche, et Guignard avait une main brisée. Mais l'ardeur du courage et de la bravoure guerrière ne diminue pas avec le sang qui coule ; elle s'exalte dans la surexcitation de la bataille ; elle triomphe au milieu de la douleur. Et voilà pourquoi nos cinq éclopés sublimes jugeaient bon de rire encore, selon le vieux dicton des matelots :

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de la blague !

Blessés, mutilés, estropiés pour le reste de leurs jours, ils s'en moquaient, pourvu que, une fois arrivés là-haut, ils puissent dire à leurs camarades :

— Hein ! quelle jolie salade on leur a passée, à ces croquants !

Peut-être pourrait-on leur objecter :

— Vous avez reçu de fameuses boutonnières à vos vêtements de dessous !

A quoi ces héros, tout naturellement, répondraient :

“Nos baïonnettes sont restées dans le corps de nos adversaires. Eux sont incapables de se plaindre. Regardez-les, dans la rue, qui font la planche sur le dos, et pour longtemps !”

Ils montaient, les matelots éclopés, et leurs voix lançaient à la muraille, la note de défi, l'éclatante et fière musique de la blague, soulignée d'éclats de rire.

— Enfin ! ça n'est pas trop tôt, cria une voix joviale au-dessus de l'appui du balcon.

Une tête apparut, sanglante, celle de Finot.

— Eh bien ! les amis, je vous présente un revenant, cria-t-il en escaladant la barre... tête de marionnette, bien touchée au jeu de massacre....

Mais la fin de l'exclamation s'évanouit sur ses lèvres : en voyant l'officier étendu au milieu de ses soldats, il venait de comprendre l'affreuse vérité.

— Couché, le lieutenant ! pense-t-il. Couché ! donc il va mourir....

Il s'avança, la main au béret, salua comme sur les rangs, les doigts rougis du sang qui coulait de sa plaie béante. Et ce salut d'un héroïque blessé à un sublime agonisant était ce qu'on peut rêver de plus émouvant.

Les autres arrivèrent à sa suite, criant leur joie d'être sauvés, mais tous, comme le premier, demeurèrent muets d'étonnement douloureux et de poignante angoisse, dès qu'ils virent le chef étendu. Bientôt ils furent réunis tous les cinq autour du héros, immobiles, oubliant leurs blessures lamentables qui semaient le sang sur le parquet. Ils ne souffraient plus : la surprise terrible, le regret amer, avaient pris toute leur sensibilité. Ils auraient cru insulter à la mort de leur chef aimé s'ils avaient fait entendre une plainte pour eux-mêmes.

Malory, dont la jambe était broyée, s'affaissa. La supérieure voulut le secourir, mais il eut un sursaut, le buste relevé, très droit :

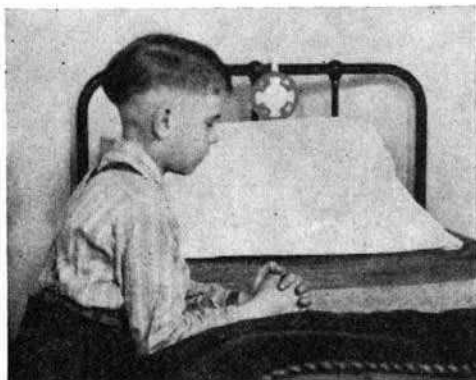
— Non, ma Sœur, non ! laissez-moi !... Ce n'est rien.... Mais lui, le lieutenant... quel malheur !

Des larmes coulaient aux yeux farouches de ces braves, et les bonnes Sœurs, silencieuses devant l'hommage rendu au chef par ces revenants sublimes, ne savaient qu'admirer le plus : de la mort tranquille du lieutenant ou de l'endurance inouïe des soldats. Hommage suprême du courage au courage ! Les cinq braves saluaient le sang avec le sang, le sacrifice avec le sacrifice.

Et d'ailleurs ils n'étaient pas les seuls ! Pastoreau lui-même, à l'annonce de la triste nouvelle, s'était traîné jusqu'au lieutenant. De son bras valide, il lui avait placé la tête sur ses genoux, ne voulant laisser à personne l'honneur suprême de lui offrir le dernier adieu en ce monde.

(à suivre)

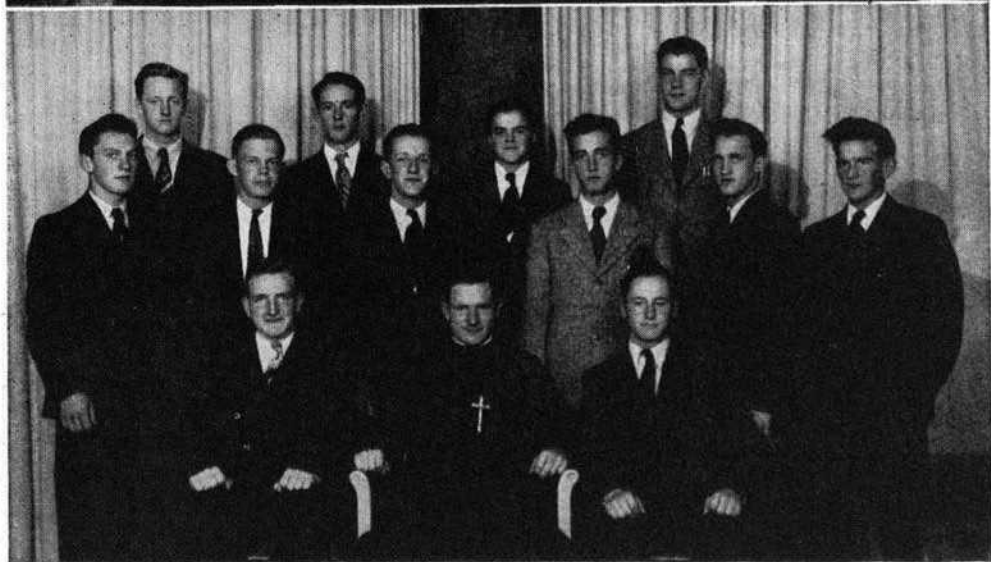
PRIERE DU SOIR



Sa journée terminée, Jocelyn s'apprête à prendre son repos. A genoux, les mains jointes sur son petit lit, les yeux baissés, il repasse dans son esprit les pensées, les paroles et les actions de la journée. Alors, de son cœur, jaillit cette prière ardente :

“Mon Dieu, merci pour tout ce que j'ai reçu aujourd'hui de vous, de mes parents, de mes maîtres ; je veux en profiter et ne jamais vous offenser. Pardon, ô bon Jésus, pour tous ceux qui vous font de la peine. Bénissez, mon Dieu, tous ceux qui me font du bien et accordez-moi la grâce de devenir un apôtre dans votre sainte Eglise.”

Fr. P.



ECOLE SUPERIEURE NOTRE-DAME, Arvida, P. Q.

LES ELEVES DES TROIS ANNEES du Cours scientifique SONT ABONNES EN BLOC A L'ABEILLE et apprécient hautement la revue. (Voir aussi page 264)

10e SCIENTIFIQUE.

(En haut). — De gauche à droite :

1ère rangée (assis). — Denis Latontaine; F. Etienne-Marie, prof.; Marcel Lapointe.

2e rangée. — Yvon Royer, Guy Girard, Jacques Tremblay, Camille Tremblay, Paul-Henri Tremblay, Hervé Déry.

3e rangée. — Louis Joron, Yvon Tremblay, Hubert Desbiens, Denis Cardinal, René Tremblay, Léopold Aubin.

11e SCIENTIFIQUE.

(En bas). — De gauche à droite :

1ère rangée (assis). — Gérard Demers, Frère Marcellin-Eugène, prof.; Bertrand Tremblay.

2e rangée. — Bertrand Bouchard, Raoul Bergeron, Albéric Castonguay, Pierre-Emile Gagnon, Jean-Paul Fay, Camille Gauthier.

3e rangée. — Jacques Côté, Raymond Pineault, Maurice Langevin, René Cormier.

Je cours me confesser

C'était la veille de la Quasimodo. Le jour tombait.

Mollement étendu sur un fauteuil, au fond de son jardin, M. Bontemps, maire de Tourmentine, se plongeait béatement dans le grand recueillement des choses.

Ce n'était pas un méchant homme, mais il croyait *ne pas croire* en Dieu.

Ce soir-là, l'expression du parfait contentement revêtait son visage.

Et cette béatitude n'avait pas pour seules causes le beau spectacle de la nature près de s'endormir ou le parfum suave exhalé par les blancs lilas. Il y avait une autre raison.

Deux de ses proches voisins, MM. Mailard, l'hôtelier, et Vigneault, le menuisier, avaient enfin, grâce à ses énergiques efforts, opéré leur *conversion*. Entendons-nous sur ce mot.

Tous deux, les précédentes années, faisaient leurs pâques comme de braves chrétiens, mais il les avait tellement battus en brèche au sujet de ce qu'il nommait leur *ridicule* qu'ils n'avaient pas encore cette année satisfait au grand devoir annuel. C'était le dimanche de la Quasimodo, le dernier jour pascal; ses deux amis n'avaient pas été à confesse; c'était donc définitivement réglé.

Un large sourire s'épanouit sur sa face rebondie, et ses deux yeux en trous de ville clignèrent d'un air entendu. Mais soudain son front se rembrunit. Il venait de songer à sa femme. Elle, il le reconnaissait, c'était une sainte. En apprenant sa nouvelle frasque, elle aurait bien sûr un grand chagrin.

Ma foi, tant pis! pensa-t-il.

Pourquoi aussi avait-elle voulu le décider encore à s'approcher du confessionnal, pas plus tard qu'hier?... Tous les ans, c'était la même chose... Tous les ans, elle lui chantait le même air:

— Mon ami, reviens à Dieu, je t'en supplie; pense à ton âme. Si tu mourais comme cela sans pouvoir te reconnaître!...

Et ainsi de suite; une véritable obsession!

C'était agaçant, à la fin! Elle verrait bien maintenant qu'il n'y avait rien à faire avec lui, puisque *lui-même convertissait* les autres!

Ce mot de *convertir* qu'il prononçait dans un sens si étrange le remit en gaieté, et ses pensées reprîrent un cours plus riant, tandis que sur sa face pleine le sourire béat venait se fixer à nouveau.

Le soir même, il tomba comme une masse au moment où il allait prendre son repos. Cinq minutes plus tard, son corps était cadavre....

Affolée, sa pauvre femme fit appeler le prêtre et le médecin. Le médecin ne put que constater la mort, et l'homme de Dieu prier. C'était fini!

Eh bien! non, ce n'était pas fini!

Par un phénomène terrible qui se produit plus souvent qu'on ne pense, M. Bontemps, malgré toutes les apparences de la mort, n'avait pas rendu son âme à Dieu. Il était en catalepsie. Oh! l'indicible torture!

Son corps, avec tous les caractères que le trépas imprime sur la misérable loque humaine, son corps vivait. Et il voyait! Et il entendait!

Il vit les préparatifs de la veillée funèbre, il vit le Christ d'ivoire qu'on mettait entre ses mains inertes, il vit allumer les flambeaux bénits. Il entendit les prières des agonisants et les sanglots des siens. La nuit se passa ainsi: supplice épouvantable.

Le lendemain, un son de bronze triste comme une plainte vint frapper son oreille: c'était la sonnerie de son "trépassement".

Oh! mon Dieu! Pouvoir articuler une seule parole! Pouvoir seulement remuer un doigt! Impossible! Il était mort pour tous! Il serait enterré vivant!

Dans l'après-midi, le menuisier Vigneault vint prendre mesure du cercueil. Le voisin était triste, et M. Bontemps l'entendait murmurer:

— Ah! tout de même, s'il s'était confessé!

Ah! oui, s'il s'était confessé! peut-être sa douleur serait-elle moins atroce! Il le sent maintenant! Ouh, Dieu existe, et Dieu va le juger bientôt.

Et l'infortuné tente une prière; il ne peut prier; son cerveau est étreint par la folie!

On va l'enterrer vivant! Ah! pitié! pitié!

Le soir, deux hommes placèrent son corps raidi dans le cercueil. Avant de couvrir son

visage du suaire, sa femme et ses deux enfants vinrent lui donner le baiser d'adieu.

Puis le drap fut rabattu et le premier clou fut enfoncé dans le bois du cercueil...

A ce moment, M. Bontemps tressaillit et poussa un cri de douleur atroce; il ouvrit ses yeux blancs d'épouvante, et se retrouva sur son fauteuil au fond de son jardin... Il avait rêvé!...

Auprès de lui se tenait sa femme.

— Je t'ai réveillé, mon ami, lui dit-elle, car tu avais l'air de faire un bien mauvais rêve! Mais qu'as-tu donc?

M. Bontemps, les yeux baignés de gros

ses larmes, la serrait follement entre ses bras.

— Je n'ai rien, sanglota-t-il! Oh! mon Dieu, que je suis heureux!

Et il se dirigea d'un pas rapide vers la petite porte débouchant sur la rue.

— Où vas-tu, mon ami? où vas-tu, cria Madame Bontemps qui n'y comprenait plus rien.

Et son mari, se retournant dans l'ombre, répondit:

— Je cours me confesser.

Louis BINDEL

UN BRAVE PETIT MONTAGNARD

Je gravissais, un jour, à quelques milles de la ville de Cauterets, la pente assez abrupte qui monte du pont d'Espagne au lac de Gaube. Chemin faisant, je rencontrai un petit montagnard chargé de provisions pour l'hôtellerie du lac. Nous engageâmes conversation; au bout d'un instant, nous étions une paire d'amis.

— Quel âge as-tu, mon petit homme?

— Onze ans, Monsieur.

— Alors, tu feras ta Première Communion l'an prochain?

— Je l'ai faite.

— Cette année?

— Non, il y a deux ans; j'avais neuf ans!

— Pourquoi l'as-tu faite si jeune?

— Chez nous, Monsieur, il n'y a pas d'âge fixé; on fait sa Première Communion quand on est assez savant; il y en a qui ne la font pas avant quatorze ans.

— À quel âge as-tu donc commencé à aller au catéchisme?

— À six ans; j'y suis allé tous les jours pendant trois ans.

— Mes compliments, mon garçon! Savais-tu bien ton catéchisme?

— La première fois, je ne le sus pas beaucoup parce que j'avais un peu peur; je m'étais placé, sans m'en douter, dans le banc des fatigués; mais je n'y suis pas resté longtemps. Quand M. le Curé a vu que je savais bien, il me donna une bonne place.

— À quel âge savais-tu ta prière?

— Je la savais tout entière à cinq ans, excepté les litanies du Saint Nom de Jésus et de la Sainte Vierge; mais je les ai bien vite apprises!

— Qui donc t'a enseigné ta prière avant de venir au catéchisme?

— C'est ma grande sœur. Et puis, nous faisons la prière tous ensemble; depuis que notre pauvre père est mort, c'est notre mère qui la récite et nous répondons... C'est aussi ma

grande sœur qui m'a appris l'Histoire Sainte, le soir, à la veillée, pendant l'hiver.

— Tu as plusieurs frères et sœurs?

— Pas tant qu'avant, Monsieur! L'an dernier, mon frère aîné est mort d'accident dans la mine; mon second frère l'a remplacé dans son travail. J'avais aussi une petite sœur; à l'âge de trois ans, la pauvre, elle est partie pour le paradis.

— Tu travailles pour l'hôtellerie qui est là-haut?

— Oui, Monsieur, j'y suis en location pour quatre mois; il faut bien gagner un peu d'argent pour la maison.

— Mais, d'ici, il ne t'est pas facile d'aller à la messe. C'est tout un voyage?

— Oui, et ça me fait du chagrin; je ne puis descendre à Cauterets tous les huit jours; mais j'y vais tous les quinze jours; c'est dans les conditions. Les dimanches où je n'ai pas la Messe, je la remplace en récitant un chapelet tout entier.

— Tu as un chapelet?

— Oh! oui, tous les jours "j'en enfle un petit bout", car je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai aussi apporté de chez nous mon catéchisme, et, presque tous les jours, j'en relis quelques pages pour ne pas l'oublier; je ne voudrais pas, sachez-vous, être refusé, au mois de novembre, pour la Confirmation!...

Brave petit montagnard, me disais-je en l'écoutant! sans doute, de rudes labeurs t'attendent dans la vie. Mais c'est un brave cœur; il a puisé dans sa famille des principes de foi et de piété qui seront la sanctification de son travail, la consolation de ses peines, le salut de son âme...

Ah! si nos familles savaient ce qu'elles perdent, à quels malheurs elles s'exposent, de quelles énergies et de quelles joies elles privent leurs enfants, en négligeant au foyer l'éducation chrétienne!...

G. LHUILLIER

C'était vers l'an 1527; le protestantisme commençait à exercer ses ravages dans la ville d'Alençon. Les hérétiques avaient menacé ceux qui entreprendraient la procession solennelle de la Fête-Dieu d'un carnage sans merci. Le jour de la fête, personne n'osa sortir.

Au jour de l'octave, un seigneur, avec l'appui des bouchers de la ville résolut de ne plus se laisser faire la loi par les hérétiques. Le vicaire de la paroisse consentit, après hésitation, à porter la sainte Hostie. Le seigneur, à cheval, l'épée nue, marchait en tête de la procession: les bouchers, armés de leurs grands couteaux et accompagnés de leurs chiens, formaient corps auprès du dais, tous prêts à faire boucherie si on osait attaquer le saint Sacrement.

Cette troupe si crâne en impose aux protestants, qui se tiennent tranquilles, sans oser troubler l'ordonnance du cortège.

Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, on établit une procession dans le même appareil le jour de l'octave de la Fête-Dieu. Elle subsista pendant plus de deux siècles.

Le succès des méchants est fait en grande partie de la lâcheté de ceux qui ne veulent pas s'exposer pour la défense de leurs droits.

En rentrant d'un long voyage, le marquis de X... voit venir au-devant de lui, sur la route, son vieux serviteur avec une mine éplorée.

— Quelle figure tu fais! s'écrie-t-il; qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Hélas! Monsieur, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer: votre beau lévrier est mort.

— Oh! c'est désolant. Qu'est-ce qui l'a fait périr?

— Ce sont les coups de pied que lui a donnés votre cheval lorsque, tout affolé, il a couru se jeter dans la rivière, où il s'est noyé.

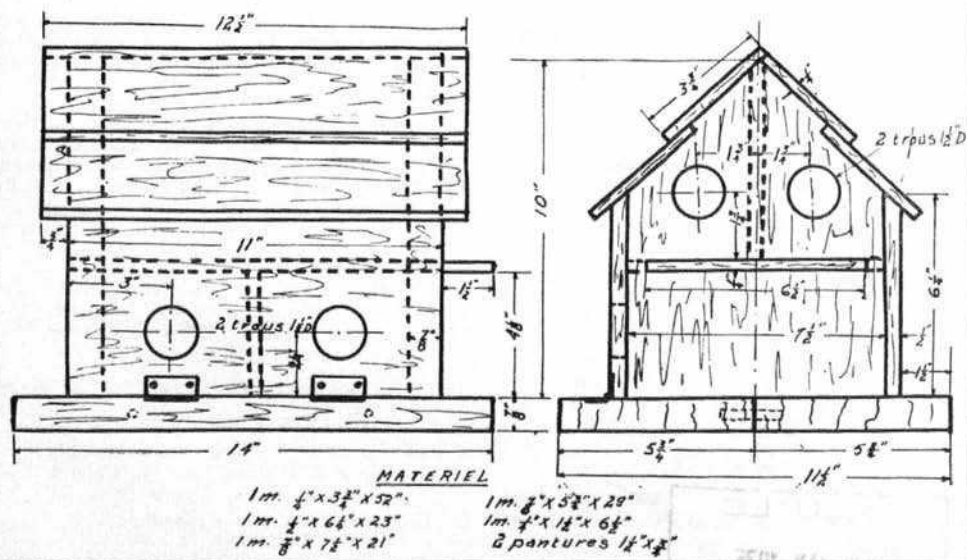
— Mon beau cheval s'est noyé? Comment a-t-il pu être effrayé à ce point?

— C'est parce que le toit de son écurie s'est écroulé sur lui.

— Mais qui a produit un pareil accident?

— L'incendie, Monsieur, qui a entièrement détruit le château et ses dépendances. Il n'en reste pas pierre sur pierre; en sorte que moi-même je suis sans abri; tout le personnel a péri dans les flammes. Seul j'ai pu échapper pour venir vous conter le malheur.

CABANE D'OISEAUX



MOTS CROISÉS

Horizontalement :

1. Diplôme.
2. Clôture — pronom personnel — affirmation étrangère.
3. Jadis.
4. Ville de Chaldée — tête et queue de rat. — article arabe.
5. Lisière — partie de l'homme.
6. Parcourues — anagramme de *ser*.
7. Fleuve d'Italie — petite rivière — mange.
8. Epoque — participe gai — dans *dit*.
9. Plante herbacée employée comme fourrage.
10. Venue au monde — pluriel de *son*.

Verticalement :

1. Canot à voile.
2. Élément — métal précieux.
3. Qui a rapport aux rites — saison.
4. Epouvante — note.
5. Département français.
6. Petites flûtes en bois — conifères.
7. Petite île — article.
8. Stériles.
9. Facilement.
10. Adjectif possessif — fait tort.

Réponses aux mots croisés d'avril

Horizontalement :

1. Décolorer. — 2. Cor, nid. — 3. Mari, pile. — 4. Ami, nia, tas. — 5. Neutres. — 6. Li, ma. — 7. Curieux. — 8. Ane, ère, épi. — 9. Ride, trot. — 10. Rue, osé. — 11. Extases.

Verticalement :

1. Amas, pari. — 2. A M, ni. — 3. Ecrin, cèdre. — 4. Coi, élu, eux. — 5. Or, nuire, et. — 6. Lit, ire. — 7. On, armée, os. — 8. R.I.P., eau, tsé. — 9. Edits, Xérès. — 10. La, Po. — 11. Lest, cité.

MESSAGE SECRET

Un agent de la police secrète vient de recevoir le cryptogramme suivant :

ZENREC AL ERUEMED
01 TS-NITNEUQ A 039 m. p.
ZETSOP 4 STNEGA NE TNAVA
TE 4 NE EREIRRA
CEVA NUCAHC NU TELOTSIP.

Pouvez-vous le déchiffrer ?

Recevez la demercurie, le St-Quentin, à 9.30 p.m. Postez 4 agents en avant et 4 en arrière, Avec chacun un pistolet.

RECUEIL
16 JAN. 1975
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC

Réponses :

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
10										
9										
8										
7										
6										
5										
4										
3										
2										
1										

Envoi du F. Jean Bosco, Pontivy.

Si vous voulez que votre concours ait des chances de gagner les primes, observez les conditions indiquées plusieurs fois déjà.

(voir Abeille de janvier 1947, page 157)

Gagnants du concours de mars

Les concurrents dont les noms suivent nous ont envoyé d'excellents travaux :

Canada et Etats-Unis.

Guy Bertrand, La Tuque; Gertrude Bourcier, New Bedford; Jean-R. Cadieux, Sherbrooke; André Couture, St-Lambert; Edouard Desjardins, Ste-Thérèse; Raynald Deschênes, Rimouski; Arthur Gallant, Moncton; Thérèse Garneau, St-Louis de Courville; Jean Lambert, St-Charles de B.; Yves Lambert, Montréal; Imelda Langlois, Montréal; Georges Leblanc, La Prairie; Thérèse Plourde, Dolbeau; Romuald Sénécal, Rimouski.

France.

Hubert Corlay, Hennebont; Pierre Garsalec, Plouarzel; Joseph Lahaye, Pontivy; Jean Laventure, Pontivy; Ferdinand Kervadec, Languidic; Marcel Pouliquen, Landerneau; André Robert, Redon.

Le sort a favorisé :

Jean-R. Cadieux, Hubert Corlay, André Couture, Arthur Gallant, Thérèse Garneau, Yves Lambert, Jean Laventure, Thérèse Plourde, Marcel Poliquen, André Robert.

CHANTS POUR DOLLARD

A : a) En avant ! Courageux défenseurs !
b) Gloire à Dollard (air "O Canada !")
15c. la douz.; 75c. le cent.

B : Gloire au chevalier Dollard.
10c. la douz.; 60c. le cent.

Toute commande doit être accompagnée du montant requis.

LE MESSAGE

Lettre mensuelle de l'Apostolat des Malades.

LOUÉS SOIENT JÉSUS-CHRIST
ET
MARIE-IMMACULÉE



QUE LA PAIX DU SEIGNEUR
SOIT
AVEC VOUS TOUJOURS

*Cap-de-la-Madeleine,
1er octobre 1947.*

Mes bien chers Malades,

La jeune Marie avait accepté avec une sur-naturelle confiance la décision du Grand Prêtre — vous l'avez déjà médité — et elle attendait de nouvelles précisions sur son avenir. Un jour, lui fut présenté un homme de vertu, âgé d'environ 30 ans ; c'était Joseph, mystérieusement désigné, dit la Tradition, comme le fiancé de la jeune Vierge.

Les fiançailles célébrées, un an devait s'écouler avant le mariage. Marie, retirée dans sa maison de Nazareth, passait ses journées dans les soins ménagers et les prières. Elle vivait ainsi modeste et recueillie, quand l'Archange Gabriel vient, de la part de Dieu, lui demander sa coopération à la rédemption des hommes.

En acceptant de devenir la Mère du Sauveur, cette jeune vierge **consentait à de grandes immolations**. Sans doute, Dieu les lui révéla dans leur ensemble au jour de l'Annonciation ; mais après son "Fiat", chaque jour devait lui en apporter une connaissance détaillée et pratique.

Sans retard, elle est mal interprétée par son époux Joseph ; cette épreuve lui fait déployer une grande **PATIENCE** ; son exemple vertueux vous sera avantageux à méditer.

• • •
Selon S. Jérôme, S. Jean Chrysostome, S. Ambroise et, semble-t-il, le grand nombre des Ecrivains ecclésiasti-

ques, le mariage de Joseph et de Marie avait été célébré quand eut lieu l'Annonciation. Dès lors faut-il voir ces deux saints personnages en visite chez Zacharie et Elisabeth et, après trois mois d'absence, revenir à Nazareth et y reprendre leurs occupations familières.

Soit au cours du voyage de retour à Nazareth, soit peu après son arrivée en ce lieu, **Joseph s'était aperçu** que sa compagne allait être mère et dès lors il avait été saisi de profondes angoisses. Tout en restant convaincu de la parfaite innocence de sa compagne, il se demandait pourquoi celle-ci ne lui donnait pas l'explication qui le sortirait de son angoisse ? "Cette sainte Enfant est sûrement devenue la mère du Messie promis et moi je suis indigne de vivre en leur compagnie ; ce secret qu'on me cache indique à mon égard la volonté de Dieu et de la Vierge". Saisi de ces réflexions, il croit à la nécessité de la quitter et de s'enfuir loin de Nazareth. De jour en jour, cette conviction s'affermit et **Marie se rend bien compte des angoisses de son époux**. Sans doute, d'un mot elle pouvait y mettre fin, mais ce mot il lui est interdit de le prononcer.

"Oh ! que ce divin secret lui pèse et comme elle prie avec ferveur le Tout-Puissant, en le révélant Lui-même, de dissiper la tristesse du cher Joseph".

Ce Joseph, elle l'aime profondément et en raison de ses grandes vertus et en raison des liens qui l'unissent à lui comme épouse. Une promesse de mutuelle confiance fut faite lors du Mariage. Cette confiance, elle la lui garde ; mais lui est-elle, à elle-même, rendue ? A cette incertitude, s'ajoute celle de l'avenir pour elle-même et pour son Enfant. Elle ignore réellement à quel parti s'arrêtera son époux ; mais déjà elle pense à la flétrissure publique que peut déclencher la décision de Joseph. Aussi supplie-t-elle Dieu de rassurer cet époux et de le lui conserver comme gardien de sa virginité et de son Fils.

Personne n'aurait pu se faire une idée approchant les souffrances que Marie a alors endurées, si elle-même ne les avait fait connaître à la vénérable Marie D'Agréda. Voici ce qu'elle lui a révélé : "Après mes douleurs du Calvaire, les plus poignantes ont été celles que m'a causées l'affliction de mon époux".

En conséquence la jeune Marie eut beaucoup à souffrir ; en cette circonstance comme en tout autre pénible, elle fut héroïque d'abandon à Dieu et admirable de **patience** dans le support de ses peines et dans l'attente de sa délivrance.

* * *

Bien chers Malades, **cette épreuve de Marie est précieuse pour vous**. Elles sont rares, je crois, les personnes affligées qui n'ont pas été quelque peu blessées par certaine suspicion et accidentellement de la part de leurs intimes.

"Rares sont les âmes absolument identiques et qui, sur tous les points, ont les mêmes idées et les mêmes impressions. Entre les plus intimes amis, des chocs se produisent :

l'un veut ce que l'autre ne veut pas, l'un voit et sent ce que l'autre ne voit et ne sent..."

Ces paroles de Ernest Hello traduisent des réalités qui toutefois se comprennent assez aisément et se pardonnent même facilement ; mais plus cuisants à la nature sont les suspicions, les propos méchants venant des personnes de son entourage ou de sa parenté, venant des gens de qui on pouvait attendre indulgence et protection, à tout le moins équité et vérité.

Ces conduites, si certains malades en rencontrent de la part d'intimes ou de parents, sont sûrement bien douloureuses pour eux et méritent réellement compassion. Cependant, ils doivent encore les envisager comme venant de Dieu qui veut par elles leur donner plus de ressemblance avec le Christ et Marie, qui veut par de telles immolations les purifier davantage afin de leur donner une plus grande puissance apostolique.

Vous qui êtes ainsi éprouvés — à moins que l'Esprit-Saint vous incline réellement, comme Marie, à attendre de Dieu seul votre délivrance — expliquez votre condition qu'on a jugée faussement, parlez avec équité et sans passion. Après vous avoir ainsi défendus, munis de la patience et de la prière, attendez que Dieu fassent entrer les esprits dans la vérité et les cœurs dans la charité.

Toujours par les mêmes moyens, (**humbles prières et abondante patience**) coopérez avec Lui à ce double travail de rectification d'autrui. Entendez-vous : "abondante patience" ; mais de la vraie... de la patience qui pardonne, de la patience qui s'efforce d'oublier, de la patience qui s'ingénue à garder le silence quand l'heure n'est pas opportune. Une telle patience, révélatrice d'innocence, est puissante avec la grâce divine pour disposer favorablement et même pour attendrir de jour en jour des personnes auparavant soupçonneuses ou même hostiles.

* * *

Mes chers Malades, étant des véritables enfants de Marie, vous voulez réjouir cette tendre Mère par une plus large ressemblance avec elle... et le Congrès National vous a donné une impulsion précieuse pour cette imitation. Depuis lors, répondant à une invitation du Message, vous n'avez cessé de regarder votre aimable et vertueuse Mère.

Il va sans dire que vous continuerez en ce sens au cours du mois qui est consacré à son Saint-Rosaire. L'aspect vertueux qui vous est proposé en ce mois : "la **PATIENCE** dans les suspicions d'intimes", est sûrement laborieux ; aussi, en plus de bien regarder Marie aux prises avec semblable difficulté, suppliez-la par la prière qui lui est chère, le saint Rosaire.

La suppliant avec vous par l'Ave Maria, pour le retour des Russes à la vraie foi et pour la conversion des pécheurs ; la suppliant pour votre sanctification, je vous bénis paternellement,

Le Père Secrétaire, O.M.I.



CONFRERIE DE N.-D. DU T. S. ROSAIRE

Le mois d'octobre, spécialement consacré au Rosaire, fournit tout naturellement l'occasion de parler de la susdite confrérie mariale, existant au Cap-de-la-Madeleine depuis 1694.

BREF HISTORIQUE :

Le Diplôme de son érection canonique conservé au Sanctuaire porte la date du 11 mai 1694. Et trois ans plus tard, le 4 octobre 1697, Mgr de St-Vallier y apposa son Visa.

Depuis le 22 juin 1888, en vertu d'un décret général des Frères Prêcheurs, l'autel principal du Sanctuaire jouit des privilèges de la confrérie du T. S. Rosaire.

Couronnée Reine du T. S. Rosaire le 12 octobre 1904 par son Excellence Mgr Cloutier, des Trois-Rivières, au nom de sa Sainteté le Pape Pie X, Notre-Dame du Cap n'a cessé depuis, de répandre ses grâces innombrables sur tous ceux et celles qui ont eu recours à Elle par son Rosaire.

Le Rosaire, voilà l'arme invincible, recourons-y avec ferveur : Notre-Dame du Cap se laissera vaincre.

PRINCIPALES CONDITIONS :

1 — Pour ETRE MEMBRE de la confrérie du T. S. Rosaire, une seule condition est nécessaire : avoir son nom inscrit dans un registre de la Confrérie.

2 — Pour JOUIR DES INDULGENCES ET PRIVILEGES de la Confrérie :

- a) Se servir d'un chapelet rosarié.
- b) Réciter un rosaire par semaine ou trois chapelets, en méditant successivement sur chacun des quinze mystères.

N. B. Les indulgences propres à cette Confrérie vous seront signalées une autre fois.

* * *

CROIX DE MALADES — 25 sous l'unité

Nous possédons actuellement et en quantité des croix telles que celle que vous voyez au commencement du Message. Nous les vendons encore : 25 sous chacune.